



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

12206

354555

# LE SIÈGE DE TOLÈDE,

O U

## DON SANCHE DE CASTILLE,

M É L O D R A M E

En trois actes , en prose et à spectacle ; orné de danses , chants , sièges , combats , tableaux , etc.

PAR J.-A.-M. MONPERLIER.

Musique de M. LOUIS fils , élève de M. DREUILH.

Mis en Scène par M. VICHERAT.

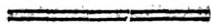
*Représenté pour la première fois sur le Théâtre des Célestins à Lyon , le 11 Août 1812.*

Sous la direction de M. LAINÉ.

~~~~~  
Prix :  
~~~~~

A L Y O N ,

Chez MAUCHERAT-LONGPRÉ , Libraire , Editeur de Pièces de théâtre , tenant cabinet de lecture , place des Célestins.



1 8 1 2.



De l'imprimerie de BRUNET , rue Confort.

---

---

## PERSONNAGES.

**DON SANCHE**, roi de Castille ; fils d'Alphonse IX  
et Frère de Blanche de Castille , reine de

France ,

M. VICHERAT.

**DON ALPHONSE**, frère du Roi ,

M. THÉRIGNY.

**DONA ANTONIA**, fille de Don Fernand de Castro ,

M<sup>me</sup> CAMUS.

**DON RODRIGUE**, gouverneur de Tolède, M. PARENT.

**OLIVIER DE MAUNY**, Capitaine Français ,

M. BEUZEVILLE.

**CARLOS**, Sous-Officier dans les troupes de Don

Sanche ,

M. LANCELIN.

**CARASCO**, jeune Paysan ,

M. NOTAIRE.

**INÈS**, suivante de Dona Antonia, M<sup>me</sup> VICHERAT.

**FABIO**, écuyer de Don Rodrigue ,

M. EMILE.

**PÉDRO**, soldat ,

M. FÉLIX.

**FABRICE**, écuyer du Roi ,

M. MONS.

Soldats de Don Sanche.

Officiers et Pages du Roi.

Soldats de Don Rodrigue.

Villageois , Villageoises.

Habitans de Tolède.

*La Scène est en Espagne.*

---

Signature de l'Éditeur.

---

# LE SIÈGE DE TOLÈDE.

---

## ACTE PREMIER.

---

*Le Théâtre représente un camp ; à droite du Spectateur , une tente dans laquelle on aperçoit une table couverte de papiers. A gauche une autre tente plus ornée que la première : toujours à gauche sur le premier plan , une estrade sur laquelle est un fauteuil. Dans le fond , une partie des remparts de Tolède ; sur le devant , un banc de gazon , des faisceaux d'armes , une pièce de canon dirigée contre le rempart.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE CARLOS, OLIVIER, DEUX SENTINELLES.

*Au lever du rideau , on voit Alphonse dans la tente à droite ; il est occupé à écrire. Carlos, appuyé sur la pièce de canon , fume sa pipe , et deux sentinelles sont posées à chaque coin des deux tentes.*

OLIVIER, sortant de la tente à gauche.

En bien, brave Carlos, c'est aujourd'hui le jour du repos ; les soldats en ont besoin ; l'assaut a été terrible.

CARLOS.

J'espère que les assiégés s'en rappelleront long-tems.

OLIVIER.

Ils ont été à même d'éprouver ton intrépide adresse.

CARLOS.

J'aimerais mieux partager avec mes braves compagnons d'armes , la gloire de me battre en pleine campagne.

OLIVIER.

L'obéissance , Carlos , est le premier devoir d'un guerrier.

CARLOS.

Je ne le sais que trop , corbleu ! sans cela les Maures auraient senti que mon épée est de bonne trempe.

OLIVIER.

C'est hier qu'on a donné la fameuse bataille qui doit décider à jamais du sort de la Castille.

CARLOS.

Nous sommes vainqueurs , j'en suis sûr. Alamir et ses lâches alliés ont été battus. Ah ! sire Olivier , la belle journée

que cela a dû faire ! quel bonheur de combattre devant le Roi , aux côtés de notre invincible Monarque ! et Carlos n'était pas là ! . . Il n'y faut plus penser ; le sort en a décidé autrement. Je suis ici tranquillement , tandis que mes camarades , sur le champ de bataille , comptent avec joie les drapeaux arrachés à l'ennemi.

OLIVIER.

Console-toi ; cette bataille n'aurait rien ajouté à ta gloire.

CARLOS.

Je le crois , parce que vous le dites ; je sais que les Français s'y connaissent.

OLIVIER , *apercevant Alphonse.*

Ah ! le prince est dans sa tente , je le croyois à visiter les retranchemens.

CARLOS.

Voilà comme il emploie les courts instans de loisirs que lui laisse la conduite du siège ; toujours seul , toujours abandonné à de sinistres réflexions , il a perdu sa gaité , cette familiarité noble et touchante qui le font adorer des soldats. Et personne n'est assez hardi pour lui demander la cause du chagrin secret qui le dévore et flétrit sa jeunesse. Moi , qui pour ainsi dire suivis ses premiers pas dans le champ de l'honneur , moi qui fus témoin de sa gloire , de sa vaillance , qui partageai ses périls , je ne sais quelle crainte pusillanime me retient ; je souffre de ses maux , et je n'ose chercher à les adoucir.

OLIVIER.

Tout cela , mon cher Carlos , ne m'a point échappé ; et ce changement extraordinaire m'étonne d'autant plus que je ne sais à quoi l'attribuer. Don Alphonse est jeune , rempli de qualités brillantes , de talens , de courage ; frère tendrement chéri du héros appelé au trône de Castille , il partage avec Don Sanche l'amour des soldats et la vénération du peuple : quelle peine peut donc empoisonner des jours embellis par tout ce qui fait le charme d'un grand cœur ?

CARLOS.

Voilà ce que tout le monde ignore , et ce que je voudrais savoir au péril de ma vie. Faut-il vous l'avouer , sire Olivier ? je ne vois ici que vous qui puissiez pénétrer le mystère dont il s'obstine à envelopper le sujet de sa mélancolie ; vous qu'il honore de son amitié , qui la méritez à tant de titres , voyez-le , arrachez-lui son secret , portez dans son ame déchirée les consolations dont elle a besoin , et songez qu'en le rendant à lui-même , vous acquérez des droits éternels à la reconnaissance de la patrie , dont il est la gloire et l'ornement.

O L I V I E R.

Oui, Carlos ; je vais employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour satisfaire tes desirs et les miens ; puisse-je réussir !

C A R L O S.

J'en ai l'espérance. Silence, le voici.

## S C È N E I I.

ALPHONSE, OLIVIER, CARLOS.

ALPHONSE, *donnant un papier à Carlos.*

Carlos, charge-toi de faire parvenir cet ordre au chef de l'artillerie, campé sur les rives du Tage. Le Roi vient de me mander qu'il allait se rendre ici pour avoir un entretien avec le Gouverneur de Tolède ; que l'armée soit sous les armes, et que tout soit prêt pour recevoir Sa Majesté : va.

C A R L O S.

Vous serez obéi, Seigneur. (*Il sort.*)

## S C È N E I I I.

ALPHONSE, OLIVIER.

A L P H O N S E.

Bonjour, sire Olivier ; pourquoi n'êtes-vous pas plus souvent près de moi ? Vous savez combien j'aime à vous entretenir : oui, parmi les Seigneurs Français venus en ces lieux pour défendre la cause de mon frère, c'est vous que j'ai remarqué, c'est vous qui êtes digne de ma confiance et de mon amitié.

O L I V I E R.

Combien ces marques d'estime me sont précieuses, et qu'il m'est glorieux de les recevoir de votre bouche ! mais, Seigneur, n'attribuez mon éloignement qu'à la crainte de paraître importun ; je vois que vous cherchez avec soin la solitude.

A L P H O N S E.

Moi, sire Olivier ?

O L I V I E R.

Vous-même, Prince.... Vous tentez vainement de me dérober le sentiment douloureux dont vous êtes affecté.

A L P H O N S E.

Et quelle pourrait en être la cause ? Qu'ai-je à désirer ? qu'ai-je à craindre dans le poste brillant où le sort m'a placé ? .... Je suis heureux.

O L I V I E R.

Permettez-moi de ne pas vous croire ; je suis Français,

soldat , et votre ame est trop belle pour que ma franchise puisse vous déplaire. A quel titre m'honorez-vous de votre amitié , si vous me ravissez l'espoir de vous offrir mes services , de partager le fardeau qui vous oppresse ? ..... Tremblez , en vous livrant à ce muet désespoir , d'abrégier des jours que vous devez à la Castille et au Roi votre frère. Un héros peut avoir une faiblesse , mais il est indigne de lui de se laisser abattre par l'infortune. Je vous parle ainsi , parce que je ne suis point courtisan , et que votre intérêt m'est plus cher que le mien ; non , Prince , dussé-je m'attirer votre colère , je ne vous quitte point que vous ne m'ayez dévoilé ce fatal secret.

ALPHONSE.

Arrêtez , mon ami , qu'exigez-vous de moi ? Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

OLIVIER.

Ne me forcez donc pas à vous croire capable de défiance à mon égard.

ALPHONSE.

Eh bien ! je ne vous résiste plus , mon cher Olivier ; vous avez lu dans mon cœur ; j'ai besoin d'épancher , dans le sein de l'amitié , la douleur qui m'accable ; connaissez mon ame toute entière et jugez-moi. Après la mort d'Alphonse IX notre père , Don Sanche de Castille mon frère aîné , fut désigné pour lui succéder au trône , et proclamé Roi par les Castellans. C'est avec un plaisir bien vif , que je fus témoin de l'élévation d'un frère tendrement chéri ! Il possédait déjà toutes les vertus de notre auguste père. Hélas ! tandis que , par sa douceur , sa générosité , son courage , il se faisait adorer de son peuple ; livré à la fougue d'une imagination ardente , j'abandonnais mon ame à tout le délire d'une passion insurmontable. Don Fernand de Castro , ce ministre puissant , donna le jour à mon amante ; il approuvait secrètement nos vœux ; j'aimais , j'avais le bonheur d'être aimé. Quel mortel aurait pu résister à tant de charmes ! Ah ! mon ami , si les dieux descendaient sur la terre , ils prendraient la forme et les vertus de mon Antonia pour s'y faire adorer ! Maîtresse absolue de toutes les facultés de mon ame , je ne respirais que pour la chérir ; je ne voyais qu'Antonia dans l'univers entier : ivre d'amour et d'espérance , j'aurais tout bravé pour posséder l'idole de mon cœur ! .... Hélas ! un seul instant détruisit pour jamais le fragile édifice de ma félicité. Alamir , un descendant des anciens Rois Maures , ayant obtenu de puissans secours des Africains , s'avança à la tête d'une armée formidable pour reconquérir les belles contrées que possédaient ses aïeux ; ce guerrier audacieux et farouche , allié à un cou-

rage indomptable la plus hideuse férocité. Rien ne put arrêter ce torrent dévastateur ; et les Maures s'emparèrent de plusieurs provinces , avant qu'on eût songé à repousser leurs attaques. Mon frère implora vainement l'appui de ses alliés , la terreur qu'inspirait Alamir retenait tous les bras : le dirai-je ? un grand nombre d'Officiers et de soldats abandonnèrent Don Sanche , et furent lâchement offrir leurs services au superbe Alamir. Don Fernand de Castro lui-même , au mépris des lois sacrées de l'honneur , passa dans l'armée ennemie , et mon malheureux frère obligé de fuir pour se soustraire à leur rage , m'entraîna avec lui sur des bords étrangers ; nous passâmes en France , où le Roi Louis XIII , qui venait d'épouser Blanche de Castille notre sœur , nous offrit tous les secours et toutes les consolations que nous avions droit d'attendre d'une nation généreuse , qui met sa gloire à protéger le faible , et qui remplit l'univers du bruit de son nom et de ses exploits immortels ! ....

O L I V I E R.

Maintenant que vos malheurs ont cessé , et que le Roi votre frère , à la tête d'une armée triomphante , va se voir bientôt paisible possesseur de la Castille , qui pourrait s'opposer à vos vœux ? Don Fernand rejeterait-il l'honneur de votre alliance ?

A L P H O N S E.

Ah ! mon ami , que dites-vous ? Vous ignorez qu'une haine éternelle sépare nos deux familles ; Don Fernand , resté fidèle au Roi des Maures , est devenu pour jamais notre plus implacable ennemi. Et de quel œil me verrait mon frère , si , au mépris du nœud sacré qui nous lie , il apprenait que je nourris l'espoir de m'unir à la fille de celui qui proscrivit sa tête , et employa tout son pouvoir à le persécuter ? Il me regarderait comme le plus lâche , le plus ingrat de tous les hommes : non , je ne puis avouer mon amour , il devient un crime , puisqu'il compromet les intérêts de mon Roi , ceux de ma patrie , et qu'il couvrirait mon front de l'opprobre et du déshonneur !

O L I V I E R.

Ah ! Seigneur , que je vous plains !

A L P H O N S E.

Oui , plaignez-moi.... ; je suis bien digne de votre pitié. Vous ne connaissez pas encore tout l'excès de mon malheur : cette Antonia , unique objet de ma pensée , cette Antonia que j'idolâtre , victime déplorable d'un devoir que j'abhore , va devenir la proie d'un rival odieux !

O L I V I E R,

D'un rival ! et quel est-il pour oser vous disputer un prix qui vous est dû ?



ALPHONSE.

Le Gouverneur de la ville assiégée , ce fier Don Rodrigue ; qui , depuis deux mois , oppose une résistance opiniâtre au courage de nos guerriers. Don Fernand a consenti à cette union pour m'outrager sans doute ! Père barbare , il a sacrifié sa fille à l'ambition , à la vengeance ; et tandis qu'au pied de ces remparts je cherche un trépas glorieux , mon Antonia , captive et gémissante dans les murs de Tolède , implore mon appui pour la sauver de ses persécuteurs ! Non , je le jure par ce fer , ce sacrifice ne s'achèvera pas ; je porterai le carnage et la mort dans le sein de cette orgueilleuse cité. Rodrigue , tu te flattes en vain de me ravir ce que j'ai de plus cher au monde ; j'éteindrai les flambeaux de l'hymen dans le sang de tes soldats ; c'est au milieu des ruines sanglantes de ton palais embrasé , que j'arracherai mon amante au sort affreux que tu lui réservais ! . . .

OLIVIER.

Modérez ce transport , le désespoir vous égare.

ALPHONSE.

Oui , je ne me connais plus ! Ces combats terribles sont au-dessus de mes forces . . . Antonia , mon frère , objets chers et sacrés , cessez de vous disputer les sentimens d'un malheureux qui ne peut vivre sans trahir son amour ou son devoir . . . Et vous , généreux ami , pardonnez au délire de mes sens ; hélas ! triste exemple des faiblesses humaines , je me méconnaiss moi-même , et n'aspire plus qu'à me délivrer du poids insupportable de ma honte et de mes remords ! . . .

OLIVIER.

Non , Prince , vous vivrez pour oublier dans les bras d'une épouse chérie , les suites funestes d'une passion orageuse . Cet hymen avec Don Rodrigue n'est point encore achevé ; avant qu'il le soit , Tolède tombera sous nos coups , et la belle Antonia sera en votre pouvoir. Croyez que le cruel Alamir , vaincu de toutes parts , se verra abandonné de ses appuis les plus fidèles , et que don Fernand , en vous unissant à sa fille , se croira trop heureux de mériter à ce prix la clémence de votre frère.

ALPHONSE.

Quoi ! il me serait permis d'espérer ? Ah ! n'abusez pas de l'état où je suis . . . Il n'est plus de bonheur pour moi ! Qu'entends-je ?

( On entend un roulement de tambours. )

OLIVIER.

C'est le Roi sans doute.

ALPHONSE.

Le Roi ! courons au-devant de lui . . .

SCÈNE

## SCÈNE IV.

ALPHONSE, OLIVIER, CARLOS.

CARLOS.

Seigneur , le Roi suit mes pas , entouré de ses soldats , et au milieu des acclamations d'une foule immense de Villageois qui sèment son passage de lauriers et de fleurs.

## SCÈNE V.

LE ROI, ALPHONSE, OLIVIER, CARLOS, FABRICE, Officiers, Soldats, Pages du Roi, troupe de Villageois et de Villageoises, portant des couronnes de fleurs et des bouquets.

*Le roulement des tambours redouble ; le Roi entre au milieu de ses Officiers et de ses Pages ; il embrasse Alphonse , et donne des signes d'affection à Olivier et à tous ceux qui l'entourent.*

LE ROI.

Ah ! mon cher Alphonse , que cet instant a de charmes pour moi !

ALPHONSE.

Jevous revois triomphant, Sire : permettez-moi de joindre mes félicitations à l'allégresse de vos fidèles sujets.

Tous.

Vive le libérateur de la Castille !

LE ROI.

Nobles Castellans , compagnons de ma gloire et de mes travaux , et vous , peuples qui m'écoutez : depuis que la Providence m'a appelé au trône de Castille , elle n'a cessé un seul instant de manifester la protection éclatante qu'elle daigne nous accorder ; par-tout le succès de nos armes a jeté la terreur et l'effroi dans l'ame de nos ennemis. Ces villes superbes qui mettaient leur confiance dans l'avantage de leur situation ; et l'audace de leurs défenseurs , ont vu s'écrouler leurs remparts , et porter dans leur sein le ravage et le deuil. Braves amis , c'est fier sur-tout que la victoire s'est montrée fidelle à nos drapeaux : en vain dans sa rage impuissante , Alamir s'était flatté d'arrêter le torrent impétueux de nos conquêtes , il a vu tomber à ses pieds l'élite de ses soldats ; et ces fiers étrangers accourus des bords de l'Afrique pour soutenir sa cause , ont trouvé la mort loin des champs de leur patrie. Alamir est fugitif ; sans secours , abandonné des siens , il erre sur les rives du Tage , où l'intrépide Don Juan poursuit en vainqueur les restes de sa

B

Formidable armée, Ce jour glorieux affermit pour jamais sur mon front la couronne que vous m'avez cru digne de porter, et pourtant l'orgueilleuse Tolède refuse toujours de me reconnaître pour son légitime souverain; vingt fois elle a repoussé mes paroles de paix, et dédaigné ma clémence. Je pourrais l'anéantir, mais je veux encore pardonner.

ALPHONSE.

Sire, la bonté de votre cœur magnanime brille toute entière dans cette noble résolution; mais négliger de châtier l'insolence, n'est-ce pas l'enhardir? Cet outrage à votre autorité peut vous devenir funeste, et exciter d'autres révoltes. Cette cité rebelle a mérité votre colère, et perdu tous ses droits à votre générosité. Elle doit tomber sous vos coups et, par sa chute terrible, apprendre à l'Univers que Don Sanche est fait pour commander aux mortels.

OLIVIER.

Sire, s'il m'est permis de dire mon avis, je partage l'opinion du Prince votre frère. Tant que Tolède ne sera pas en votre pouvoir, les ennemis conserveront une espérance qu'il est de votre gloire et de votre sagesse de leur enlever. Cette place importante est l'unique barrière qui vous reste à franchir pour porter les derniers coups au parti d'Alamir. Songez qu'elle peut lui offrir un asile, et paraître éterniser une lutte sanglante que tous vos vœux tendent à terminer.

LE ROI.

Je sais que vous n'avez en vue l'un et l'autre que l'intérêt de mon Peuple et la prospérité de mon règne; mais hélas! vous le savez, j'ai gémi trop long-tems sur la dure nécessité d'employer la rigueur pour conquérir l'estime de ces hommes que je dois gouverner en père!... Je suis instruit que la majeure partie des habitans de Tolède brûle de se soumettre à ma puissance; ils sont aussi mes enfans, et je dois redoubler d'efforts pour les rendre à la vie et à la liberté.

ALPHONSE.

Victimes de la férocité d'Alamir et de sa politique barbare, la crainte des supplices les forcera à combattre jusqu'au dernier soupir. Et ce Don Rodrigue que j'ai tant de raison de haïr, digne exécuteur des cruautés de son maître, fait chaque jour traîner à l'échafaud les malheureux citoyens qui osent témoigner le désir de vous rendre les armes. Différer la punition de ce traître, c'est assurer leur perte, et prolonger l'horreur de leur déplorable situation.

LE ROI.

Le sort en est jeté, mon frère; je vais avoir un dernier entretien avec Don Rodrigue; il peut encore, en acceptant

mes offres, retarder les effets de ma juste indignation ; s'il refuse, alors je n'écouterai plus ce sentiment d'humanité qui ne m'a servi qu'à faire des ingrats. Allez, Carlos, présentez-vous sous les murs de Tolède, accompagné de deux Hérauts-d'armes, faites prévenir le Gouverneur que je suis prêt à le recevoir.

CARLOS.

Sire, vos ordres vont être exécutés. (*Il sort.*)

LE ROI.

Vous, à qui je veux faire oublier à force de bienfaits, vos tristes dissensions, vous qui m'imposez la douce obligation de sécher vos larmes, célébrez par vos danses et vos jeux, notre triomphe et la perte de nos ennemis. Que la joie regne au milieu de mon camp.

*Le roi s'assied sur l'estrade ; son frère et Olivier sont à ses côtés. Les troupes exécutent diverses évolutions militaires, au milieu des danses des villageois, qui viennent offrir au Roi des couronnes de laurier. (Ballet) Les danseurs forment un tableau, et Don Rodrigue paraît au milieu d'eux en exprimant son étonnement ; Carlos et deux Hérauts-d'armes l'accompagnent ; les danseurs se retirent.*

## SCÈNE VI.

LE ROI, ALPHONSE, OLIVIER, RODRIGUE, CARLOS, DEUX HÉRAUTS-D'ARMES, suite du Roi, Soldats, Villageois, Villageoises.

LE ROI.

Approchez, Don Rodrigue. Vous paraissez surpris ?

RODRIGUE.

Je l'avourai, Seigneur, il est nouveau pour moi d'être témoin du tumulte d'une fête au pied des remparts d'une ville assiégée.

LE ROI.

C'est ainsi que je reçois mes ennemis ; c'est au milieu d'un peuple libre est satisfait que j'ai l'habitude de traiter avec eux.

ALPHONSE, à part.

Combien sa présence m'est odieuse !

LE ROI, à Rodrigue.

Prêtez-moi toute votre attention.

RODRIGUE.

J'écoute, Seigneur.

LE ROI.

Celui qui dispose à son gré de la destinée des empires, a marqué le jour de sa vengeance, en livrant à la fureur de

nos armes le dernier espoir de nos ennemis. Alamir, vaincu de toutes parts, n'a trouvé son salut que dans une fuite honteuse, et peut-être en ce moment est-il en mon pouvoir. Vous avez assez de prudence, Gouverneur, pour penser qu'il serait absurde d'opposer une plus longue résistance à une armée victorieuse. Comme mon vœu le plus cher fut toujours de prévenir le désastre et le carnage, j'ai bien voulu, oubliant la majesté du trône et le juste courroux qui devrait m'animer, vous proposer, pour la troisième fois, de me rendre les clefs de Tolède, dont vous sortirez vous et vos soldats avec tous les honneurs de la guerre.

RODRIGUE.

Je me bornerai à vous répondre, Seigneur, que mes travaux et mon courage ont repoussé constamment vos attaques ; j'espère en triompher encore ; sinon vous n'entrerez dans la place que je défends que les armes à la main.

LE ROI.

Don Rodrigue, en toute autre circonstance je vous donnerais moi-même les éloges que méritent de pareils sentimens ; mais en l'état où sont les choses, je n'y vois qu'un orgueil opiniâtre et qu'un aveuglement fatal.

RODRIGUE.

Je ne croyois pas qu'on appelât ainsi la noble fermeté d'un soldat.

LE ROI.

Il suffit. Ainsi vous refusez de souscrire à la capitulation honorable que je daigne vous offrir !

RODRIGUE.

Je refuse tout ce qui peut nuire à ma réputation.

ALPHONSE, *vivement*.

Et que pouvez-vous attendre, Sire, d'un homme qui se fait gloire de marcher sur les traces ensanglantées du tyran de la Castille ?

RODRIGUE.

Que voulez-vous dire, Prince ?

ALPHONSE.

Ce que personne n'ignore ; que vous employez votre odieux pouvoir à persécuter la faiblesse et l'innocence ; que vous retenez Dona Antonia captive dans les murs de Tolède.

RODRIGUE, *avec ironie*.

Il m'est aisé de prouver combien vous êtes mal instruit ; Dona Antonia n'est point captive, c'est de l'aveu de Don Ferdinand son père, c'est de son propre aveu qu'elle m'a suivi dans Tolède. Je l'aime, et cette nuit enfin je la conduis à l'autel.

ALPHONSE, *à part.*

Qu'ai-je entendu ? (*haut*) Dites au supplicé. Antonia doit vous haïr.

RODRIGUE.

Il est étrange, Prince, que vous vous permettiez une semblable affirmation ; mais je sais à quoi m'en tenir. Si je voulois parler...

ALPHONSE.

Qu'oseriez-vous dire ?...

RODRIGUE.

Tout. Si je n'avais pitié de votre jeunesse et de l'erreur qui vous abuse...

ALPHONSE, *portant la main à son épée.*

Traître ! si le respect des lois ne retenait mon bras, tu aurais déjà reçu le prix de ton insolente audace !

RODRIGUE, *au roi.*

Est-ce pour m'insulter que vous m'avez fait demander un entretien ?

LE ROI.

Mon frère !...

ALPHONSE.

Pardon, Sire, si devant vous un mouvement d'humanité m'entraîne hors des bornes de la modération. Je ne puis dissimuler l'horreur que m'inspirent l'oppression et la perfidie.

RODRIGUE.

Ces injures ne peuvent m'atteindre. L'équité prononcera entre vous et moi.

LE ROI.

C'est assez, Don Rodrigue.... vous pouvez vous retirer maintenant, et aller apprendre aux habitants de Tolède que demain Don Sanche sera au milieu d'eux. (*Aux soldats et au Peuple.*) Eloignez-vous. (*à Alphonse.*) Vous, Prince, restez. (*On reconduit Rodrigue.*)

## SCÈNE VII.

LE ROI, ALPHONSE.

*Les sentinelles et des gardes au fond du théâtre.*

ALPHONSE, *à part*

Aurait-il surpris mon secret !... je frémis !

LE ROI.

J'ai lieu d'être étonné, sans doute, de la chaleur avec laquelle tu t'es emporté contre Don Rodrigue, au sujet de Dona Antonia ; que faut-il que je pense ! Je veux bien ne l'attribuer qu'à l'intérêt puissant que fait toujours naître un sexe faible qu'on opprime. Je ne te demande point compte

des sentimens de ton cœur ; je le connais assez noble pour ne rien te faire entreprendre qui soit indigne de toi.

ALPHONSE.

Ah ! Sire ! ...

LE ROI.

Appelle-moi ton frère ; entre nous les distinctions du rang doivent disparaître , et ce n'est point ainsi que s'exprime l'amitié.

ALPHONSE.

Quelle bonté touchante !... Oui , mon frère , je conviens de mes torts , je n'ai pu réprimer l'impétuosité d'un caractère bouillant. La jeunesse , la beauté , les vertus de Dona Antonia , doivent intéresser toutes les âmes sensibles : je n'ai pu m'empêcher d'être profondément ému à l'aspect de l'auteur de ses maux. Je sais qu'elle doit le jour à votre ennemi , au mien , mais en la plaignant j'acquitte la dette de l'humanité , et je crois acquérir de nouveaux titres à l'estime du meilleur des frères.

LE ROI.

Tu m'as bien jugé. Mais ne parlons plus de cela , mon cher Alphonse ; occupons-nous de soins plus importants.

ALPHONSE , à part.

Il ne sait rien.

LE ROI.

Don Rodrigue a lassé ma patience ; il faut malgré moi employer les moyens violens que je voulais éviter. Demain au point du jour je commanderai un assaut général...

ALPHONSE.

Demain ? ah ! pourquoi différer jusque-là une punition juste et exemplaire ? Ordonnez , Sire ; ce soir , dans un heure , à l'instant même , je vole à la tête de vos guerriers planter vos drapeaux triomphans sur les remparts de Tolède !...

LE ROI.

J'aime cette héroïque ardeur , mais la prudence doit la diriger : mes troupes , fatiguées par un combat pénible , par des marches forcées , ont besoin d'un repos salutaire : demain elles vaincront à nos côtés.

ALPHONSE , à part.

Fatal retard !

LE ROI.

Nous allons tracer ensemble le plan de l'attaque , tu m'éclaireras de tes conseils , de ton expérience.

ALPHONSE.

Moi , mon frère ?

LE ROI.

N'es-tu pas , par ton génie et ta vaillance , le plus ferme

appui de ma couronne ? Oui, mon cher Alphonse, tu supporteras avec moi ce brillant fardeau ; tu m'aideras à faire le bonheur de la Castille ; et je veux qu'un jour mon peuple, en bénissant mon nom, répète avec attendrissement : il eut un frère digne d'occuper sa place, et tous deux ont mérité de vivre éternellement dans notre mémoire.

ALPHONSE.

Ah ! mon frère ! que je vous presse dans mes bras !  
( *à part.* ) Et voilà celui que mon amour offense !

LE ROI, *appelant.*

Gardes ?

### SCÈNE VIII.

LE ROI, ALPHONSE, CARLOS.

LE ROI.

CARLOS, faites avertir sire Olivier que je l'attends dans ma tente.

CARLOS.

Il suffit, Sire.

LE ROI.

Viens, Alphonse. (*Ils entrent dans la tente.*)

### SCÈNE IX.

CARLOS, OLIVIER, *ensuite.*

CARLOS.

Que vont-ils résoudre ? Je voudrais bien savoir..... Ah ! c'est vous, sire Olivier ? J'allais vous chercher ; le Roi vous a fait demander ; il est dans sa tente.

OLIVIER.

J'y cours.

CARLOS.

Un mot, je vous supplie, le Prince vous a-t-il avoué ? ...

OLIVIER.

Je sais tout : apprends qu'un amour malheureux pour la belle Antonia est la cause du chagrin secret qui le ronge ; je ne puis t'en dire davantage ; le Roi m'attend, adieu.

( *Il entre dans la tente.* )

### SCÈNE X.

CARLOS, *seul.*

CORBLEU ! que viens-je d'entendre ! C'est l'amour qui trouble ainsi la meilleure tête de toute la Castille ! Je n'y conçois rien ; cela n'est pas étonnant, je n'ai jamais



aimé que mon épée.... Mais pourquoi ce sombre désespoir ? Ne peut-il obtenir l'objet de sa tendresse ?... Insensé que je suis ! la fille de Don Fernand de Castro peut-elle appartenir à Don Alphonse ?... Victime de l'honneur et de l'amitié, il sacrifie à son frère sa passion violente pour la belle Antonia. Si cet effort sublime allait lui coûter le jour ! Je lui parlerai , morbleu ! je lui parlerai . . .

## SCÈNE XI.

CARLOS , CARASCO , *portant un panier au bras*, deux Soldats, les Sentinelles.

UN SOLDAT.

Mon Officier, voici un homme que nous avons rencontré à vingt pas d'ici, et qui, sur la demande que nous lui avons faite, nous a dit qu'il se rendait à Tolède; ses réponses nous ont paru suspectes, et nous vous l'avons amené.

CARASCO.

La belle prise que vous avez faite-là !

CARLOS.

Ah ! ah ! tu te rendais à Tolède ?

CARASCO.

Pardine, pourquoi pas à Tolède comme ailleurs, si ça me plaît ?

CARLOS.

Paix ! qui es-tu ?

CARASCO.

Paysan ; ce n'est pas bien difficile à voir.

CARLOS.

Ton nom ?

CARASCO.

Lazarille Carasco, fils de Bazile Carasco, et de Perette Cecial, neveu de...

CARLOS.

Je ne te demande pas tout cela.

CARASCO.

C'est pour vous faire voir que j'ai une famille.

CARLOS.

D'où es-tu ?

CARASCO.

D'un hameau à une lieue d'ici, tout près de la vieille abbaye de St.-Ildefonse.

CARLOS.

Que portes-tu dans ce panier ?

CARASCO.

Des petits fromages pour vous servir ; c'est ma mère qui les a faits. Oh ! ils sont bons, ne vous gênez pas, vous-  
lez-vous

lez-vous les goûter ? Je vais en faire présent à mamselle Inès qui les aime beaucoup.

CARLOS.

Qu'est-ce que c'est que mamselle Inès ?

CARASCO.

Ma sœur de lait, attendu que ma mère l'a nourrie de son lait, et que nous l'aimons tous comme une sœur ; principalement moi qui ai pour elle des sentimens..... vraiment on ne peut pas plus fraternels.

CARLOS.

Que fait-t-elle ta sœur de lait ?

CARASCO.

Elle se promène. C'est la suivante de Dona Antonia, rien que ça.

CARLOS.

Et tu crois, imbécille, qu'on va te laisser entrer à Tolède ? Une ville assiégée ?

CARASCO.

Assiégée ou non, c'est une ville qui a des portes, ces portes sont faites pour entrer. J'entrerai.... ou je n'entrerai pas.

CARLOS.

Je crois que tu raisonnes ?

CARASCO.

C'est mon caractère ; on m'a procréé comme ça.

CARLOS.

Avec ta simplicité, tu m'as l'air d'un espion.

CARASCO.

D'un espion ! qu'est-ce que ça veut dire espion ?

CARLOS.

Corbleu ! si je savais cela, dans une heure tu serais pendu.

CARASCO.

Pendu ! .... Un moment, expliquons-nous, seigneur soldat ; vous avez une manière de dire les choses... Voulez-vous me faire l'honneur de m'entendre ?

CARLOS.

Ah ! tu ne raisonnes plus.

CARASCO.

Pardonnez-moi, et voici mon raisonnement : je m'appelle Carasco, parce que de père en fils nous nous appelons comme ça dans notre famille ; je vais porter des petits fromages à mamselle Inès, parce que j'ai l'habitude de lui en porter tous les ans. Je veux entrer à Tolède, parce que j'ignorais qu'on empêchât d'y entrer. Je ne serai pas pendu, parce que je suis un brave garçon, et connu pour tel à une lieue à la ronde ; et vous allez me relâcher,

C

parce que vous êtes un bon enfant, incapable de chagriner un innocent ; voilà mon raisonnement.

CARLOS.

Ton discours ne prouve rien, parce qu'il n'a pas le sens commun ; et je ne te relâcherai pas, parce que tu me donnes des soupçons.

CARASCO.

Ah ! vous êtes soupçonneux ! C'est un vilain défaut.

CARLOS, aux Soldats.

Conduisez-moi cet homme à la garde du camp.

CARASCO.

Par exemple, je saurai bien me garder tout seul ; vous plaisantez.

CARLOS.

Obéissez.

CARASCO.

Un moment, vous êtes bien pressé..... Qu'est-ce que je vais faire là-bas, moi ?

CARLOS.

Attendre que le Roi soit disposé à t'interroger.

CARASCO.

Je ne suis pas disposé, moi. Je n'ai rien à démêler avec le Roi.

CARLOS.

Tu m'étourdis ; marches-tu, nigaud ?

CARASCO.

Par exemple, c'est trop fort... Je ne veux pas..... faire de résistance.... Mais je lui parlerai d'une fière force au Roi, il verra....

CARLOS.

Partiras-tu ?

CARASCO.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, si ma mère savait ce qui m'arrive, elle me croirait perdu !... Pauvre Carasco ! te voilà bien frais, avec tes fromages !... Allons, je m'en vas, cœur de rocher, je m'en vas....

CARLOS.

Et tu fais bien, je commence à perdre patience.

( Les deux Soldats emmènent Carasco. )

## SCÈNE XII.

CARLOS, les Sentinelles.

CARLOS.

Il a l'air de bonne foi. Je suis vraiment fâché de le retenir ; mais on ne saurait trop prendre de précautions ; en amour comme en guerre, on dit qu'il faut se défier de tout.... Voici Don Alphonse....

## SCÈNE XIII.

ALPHONSE, CARLOS, les Sentinelles.

*ALPHONSE sort lentement de la tente du Roi, dans l'attitude d'un homme accablé d'un violent désespoir qu'il cherche à dissimuler, il s'arrête tout-à-coup, et s'assied sur le banc de gazon, sans voir Carlos qui le contemple avec intérêt.*

ALPHONSE, d'une voix étouffée.

Demain.... Toujours demain ! .... Ce mot frappe sans cesse mon oreille ; et c'est cette nuit que doit s'accomplir cet hymen affreux ! .... Est-il des tourmens comparables à ce que je souffre ! Tout l'enfer est dans mon cœur.... C'en est trop : il faut sortir d'un état mille fois plus cruel que la mort ; il faut arracher Antonia ! ... Ah ! malheureux ! et ton frère, ce frère qui t'adore, et à qui tu vas plonger un poignard dans le sein ! Mais, que dis-je ? Je ferai couler ses pleurs, il me pardonnera, sa belle ame n'est pas faite pour haïr ! ...

CARLOS.

Quel nouveau trouble l'agite ? Je n'ose l'aborder.

ALPHONSE. *Il aperçoit Carlos, se lève, et lui prend la main.*

Carlos, tu m'es attaché, sans doute ?

CARLOS.

Jusqu'à la mort.

ALPHONSE.

Te sens-tu capable de me donner aujourd'hui même une preuve éclatante de ton dévouement pour moi ?

CARLOS.

Carlos est toujours prêt à mourir pour votre service ; parlez.

ALPHONSE, mystérieusement.

Eh bien ! prépare-toi cette nuit à me suivre secrètement dans les murs de Tolède.

CARLOS.

Grand Dieu ! que dites-vous, Prince ?

ALPHONSE.

Parle bas.... Il s'agit d'enlever une victime à Don Rodrigue ; en un mot, si Dona Antonia n'est pas en mon pouvoir avant minuit, tu me vois expirer à tes yeux ! ....

CARLOS.

Il est impossible que ce projet réussisse ; il faut y renoncer.

ALPHONSE.

Y renoncer ? Tu ne sais donc pas ?

CARLOS.

Je sais tout, Prince ; mais je sais aussi que l'honneur vous est plus cher que l'objet de votre amour. Vous n'abandonnez pas le poste glorieux que le Roi a confié à votre vaillance, pour exposer des jours précieux que vous devez à la Castille et à votre frère. Envisagez de sang-froid tous les périls que vous voulez braver. Comment échapper à la vigilance des ennemis et pénétrer dans leur ville sans tomber entre leurs mains ? Votre perte est certaine ! Je ne parle pas de moi : que m'importe ma vie quand il s'agit de la vôtre ! j'en donnerais mille pour vous rendre au bonheur ; mais je ne puis ni ne dois approuver une action hasardée qui peut vous plonger dans un abîme de maux. D'ailleurs, qui vous répondra que le Roi ne changera pas de résolution ? Un mouvement de l'ennemi peut le déterminer à commander l'assaut cette nuit même, et vos soldats chercheront en vain le chef qui doit les guider au combat ! et Carlos ne sera pas au milieu de ses compagnons d'armes ! Non, Prince, vous avez trop de vertu pour ternir votre gloire, et m'exposer au déshonneur et à l'infamie !

ALPHONSE.

Penses-tu que cet effrayant tableau ne se soit pas offert à ma pensée ? Vingt fois je me suis dit ce que ton zèle vient de me faire entendre ; l'amour indomptable qui me dévore, le délire qui consume mes jours, a triomphé de toutes mes résolutions. Un Dieu plus fort que moi m'entraîne ; dussé-je être coupable, il faut remplir mon destin. Antonia m'appelle, elle me tend ses mains suppliantes ! ... Veux-tu me suivre ?

CARLOS.

Il m'en coûte de vous refuser ; mais...

ALPHONSE.

N'achève pas ; je t'entends... j'irai seul.

CARLOS.

Seul ! vous me faites frémir ! écoutez...

ALPHONSE.

Je n'écoute rien. C'est toi que j'avais cru digne de seconder mon entreprise, de veiller sur moi... Je me suis trompé, adieu ; je périrai s'il le faut : mais du moins j'aurai satisfait au cri de mon cœur.

CARLOS.

Arrêtez, Prince, je vous en supplie ! le danger que vous courez m'empêche de vous résister davantage ; disposez de moi. Puissiez-vous réussir au gré de mes vœux !

ALPHONSE.

Ah ! Carlos, compte sur ma reconnaissance ! nous

pourrons nous introduire dans Tolède... J'en ai les moyens : depuis huit jours, à l'insu de l'ennemi, les mineurs travaillent à pratiquer une issue dans un roc situé au pied des remparts, du côté des rives du Tage : ce soir l'ouverture doit être assez grande pour qu'un homme puisse y passer avec peine, peut-être. Qu'importe ! nous en viendrons à bout.

CARLOS.

Mais, une fois dans la ville, comment pénétrer jusqu'au palais du gouverneur ?

ALPHONSE.

A l'aide d'un déguisement.

CARLOS.

Cela n'est pas sûr. J'ai un ancien ami au service de Don Rodrigue, un brave soldat nommé Pedro ; il ne refuserait pas de nous servir, j'en suis certain. Mais il faudrait l'instruire...

ALPHONSE.

Je n'en vois pas la possibilité.

CARLOS.

Attendez, il me vient une idée... Oui, c'est cela... (à un soldat) va chercher le jeune villageois qu'on a arrêté tout-à-l'heure. (Le soldat sort.)

ALPHONSE.

Quel est ce villageois ? que veux-tu faire ?

CARLOS.

Veus allez le savoir. Prêtez-moi vos tablettes.

ALPHONSE, les lui donnant.

Les voici.

CARLOS, il met un genou en terre et écrit.

Bien, je réponds du succès.

(Il plie un billet.)

ALPHONSE.

Tu vas m'expliquer enfin...

CARLOS.

Un jeune garçon qui se rendait à Tolède, a été conduit devant moi ; je l'ai fait retenir jusqu'à ce qu'il ait obtenu une permission d'une autorité supérieure, Vous donnerez l'ordre de le laisser passer, et c'est lui qui remettra ce billet à Pedro.

ALPHONSE.

A merveille !

CARLOS.

Je recommande à Pedro de faire en sorte de se trouver en faction sur la grande place, à minuit. Et je lui donne un mot qui nous fera reconnaître.

ALPHONSE.

Mais est-il prudent de se fier à la discrétion de ce villageois ?

Ou je me trompe fort, ou c'est un honnête garçon ; un peu simple, à la vérité. Le voici.

## SCÈNE XIV.

ALPHONSE, CARLOS, CARASCO, LE SOLDAT.

CARLOS.

Approche, et viens remercier le Prince Alphonse, il veut bien te permettre d'entrer à Tolède.

CARASCO.

Ah ! Seigneur, en vérité, je dois me féliciter de votre bonté, qui fait que... Je savais bien qu'on reconnaîtrait mon innocence. Cette chère mamselle Inès, je vais donc la voir!..

CARLOS.

A une condition pourtant.

CARASCO.

Trente, si vous voulez. Faut-il marcher, courir, aller, venir, rester, me taire ? Vous n'avez qu'à parler.

CARLOS.

Tu as de l'adresse ? de l'intelligence ?

CARASCO.

Ah ! pour ce qui est de ça, je ne peux pas me vanter moi-même. Mais informez-vous ; la renommée vous apprendra que je suis le plus avisé de mon village, sans que ça paraisse. Faut-il dérober les pommes de notre curé sans qu'il s'en apperçoive ? je suis là. Faut il donner un rendez-vous aux filles sans que les mères y voient goutte ? je suis encore là... Enfin...

CARLOS.

Enfin, c'est assez ; je me plais à croire que tu t'acquitteras fidèlement du message dont je vais te charger. Tu vois ce billet ?

CARASCO.

Pardine, j'ai des yeux peut-être bien.

CARLOS.

Il s'agit de le remettre secrètement à un soldat nommé Pédro, qui est ordinairement de garde au palais du gouverneur.

CARASCO, *prenant le billet.*

Soyez tranquille, c'est tout comme s'il le tenait.

CARLOS.

Je fais une réflexion : tu ne connais pas ce Pédro ?

CARASCO.

C'est égal ; je le demanderai sans faire semblant de rien, là, avec un air de nonchalance, et je lui remettrai votre billet sans qu'il s'en doute.

CARLOS.

Evite avec soin tous les regards , ou tu serais perdu !

CARASCO.

C'est bon , c'est assez dit ; je ne suis pas une bête , quand je veux , et j'ai de la mémoire.

ALPHONSE , *lui jetant une bourse* :

Pars , voilà ta récompense.

CARASCO , *quittant son panier pour admirer la bourse*.

Ah ! mon Dieu ! une bourse pleine d'or ! est-ce bien possible ! et c'est pour moi ?

CARLOS.

Sans doute.

CARASCO , *à genou*.

Ah ! le plaisir ! le saisissement !... la joie , ça m'étouffe... Voilà de quoi acheter tout mon village. Mon Prince ! Ah ! le sentiment... La reconnaissance... La surabondance... Je suis pénétré... Tout cet or pour Carasco ! tenez je suis si content que si j'osais vous offrir un de mes petits fromages , j'en priverais mamselle Inès.

CARLOS.

Hâte-toi de partir ; tu n'as pas de tems à perdre.

ALPHONSE , *au soldat*.

Conduisez cet homme jusqu'aux portes de Tolède.

CARASCO , *en sortant*.

Ah ! quelle aventure ! Je vous suis dévoué jusqu'à la mort. Adieu , mon Prince ; que le ciel vous bénisse comme vous le méritez. Me voilà riche comme l'Archevêque de Grenade. Adieu.

## SCÈNE XV.

ALPHONSE , CARLOS , Sentinelles.

ALPHONSE.

Ah ! mon cher Carlos , conçois-tu l'excès de ma joie ! Après tous mes malheurs , après une absence cruelle , je vais revoir mon Antonia , la presser sur mon sein , tarir la source de ses larmes , et la dérober pour jamais à l'hymen affreux dont elle est menacée.

CARLOS.

Fasse le ciel , Prince , que vous n'ayez point à vous repentir d'avoir cédé au transport qui vous anime. Votre projet peut réussir , j'en ai l'espérance ; mais ce sont les suites que je redoute : comment soustraire Dona Antonia aux regards du Roi ? Comment fléchir sa juste colère , s'il apprenait...

ALPHONSE.

L'amour veillera sur nous. Cesse , Carlos , de prévoir des



maux qui ne sauraient nous atteindre , et n'empoisonne pas le seul instant de bonheur que j'aie goûté depuis le jour fatal qui me sépara de la plus belle , de la plus vertueuse des femmes.

( On entend battre l'appel dans la coulisse. )

CARLOS.

Voici l'appel ; le Roi va donner ses ordres pour l'attaque de demain.

ALPHONSE.

Ecoute : lorsque tout le monde sera enseveli dans un profond sommeil , tu viendras me prendre dans ma tente ; je serai prêt.

CARLOS.

Comptez sur moi.

## SCÈNE XVI.

LE ROI, ALPHONSE, OLIVIER, CARLOS, FABRICE,  
Soldats, Officiers et Suite du Roi.

*Les troupes , sous les armes , entrent au bruit du tambour , et se rangent en bataille. Carlos se met à son rang. Le Roi sort de sa tente suivi d'Olivier , de son Ecuyer et de sa suite. Alphonse qui feint de sortir de la sienne , va au-devant de lui.*

LE ROI.

SOLDATS , l'instant approche où , après avoir cueilli de nouveaux lauriers , vous allez jouir dans le sein d'une paix désirée , des fruits de vos nobles travaux. Je n'ai pas besoin de vous rappeler vos succès pour exciter votre zèle et votre courage. Vous êtes Castillans , je suis votre Roi , la victoire ne peut être incertaine. Demain , avant l'aurore , la trompette belliqueuse et l'airain formidable donneront le signal du combat ; soyez prêts à me suivre sous les remparts de Tolède ; et que le soleil éclaire notre triomphe et la perte de nos ennemis ! Vous , Prince , vous commanderez l'assaut du côté des rives du Tage ; vous , sire Olivier , à la tête de vos braves Français , vous repousserez les assiégés , s'ils tentaient de faire une sortie. Je serai par-tout pour vous montrer le chemin de l'honneur , partager vos périls , et applaudir à vos exploits.

( Les tambours battent des roulemens ; le rideau tombe. )

*Fin du premier Acte.*

ACTE

## A C T E I I.

*La scène est à Tolède. Le théâtre représente une place publique. Au fond un rempart à hauteur d'appui, et le ciel dans le lointain. A gauche du spectateur, une tour très-élevée, au pied de la tour une guérite et un réverbère suspendu à la muraille. A droite, le palais du Gouverneur, dont le portique et plusieurs croisées donnent sur la place. Un banc de pierre sur le devant de la scène. Il est nuit, et le réverbère jette une faible clarté sur les objets.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

*( Au lever du rideau, Pédro est en faction devant la tour. Il est couvert d'un long manteau, et porte une lance. )*

P É D R O , seul.

ONZE heures viennent de sonner à l'horloge du palais, je suis au rendez-vous, et personne ne paraît. Relisons encore le mystérieux billet que m'a remis ce jeune villageois. *( Il lit. )*

» MON CHER PÉDRO,

« Au milieu de la nuit, le Prince Alphonse et moi, nous  
» serons dans les murs de Tolède pour l'exécution d'un  
» projet que je te ferai connaître. Je n'ai pas balancé à croire  
» qu'au nom de notre ancienne amitié, tu te ferais un plaisir  
» d'être utile au Prince; tâche de te trouver en faction sur  
» la place du palais à l'heure indiquée : voici les mots de  
» ralliement : *Amour* et *Prudence*. Adieu; ton ami, CARLOS. »

Est-ce une trahison qu'on exigerait de moi ? Quoique je désire appartenir à Don Sanche, je suis incapable de manquer à mon devoir, et Carlos m'a mal jugé. Attendons ; peut-être tout ceci s'éclaircira. Chut ! On sort de chez le Gouverneur.

## SCÈNE II.

PÉDRO, CARASCO, INÈS.

*( Carasco tient une guitarre, il sort du palais en courant, Inès le poursuit, et ils font ainsi le tour du théâtre. )*

I N È S.

VEUX-TU finir, Carasco, et laisser là ma guitarre ? Fi !

D

que c'est vilain de me faire courir de la sorte ! . . . Je suis toute essoufflée...

C A R A S C O.

Et moi aussi, mamselle Inès. . . Mais je vous en prie, laissez-moi toucher votre guitare; je ne la gêterai pas; c'est que, voyez-vous, je suis fou de cet instrument, et je ne mourrai pas sans avoir appris à en pincer.

( Il la retourne en tous sens, et en tire des sons. )

I N È S.

Tu vas me la briser...

C A R A S C O.

Mon Dieu, mamselle Inès, ne dirait-on pas que j'ai la main lourde comme un algaasil ?

I N È S.

Au lieu de t'amuser à cela, ne ferais-tu pas mieux, pendant que nous sommes seuls, de me donner des nouvelles de ta famille ? tu ne m'en as pas dit un mot.

C A R A S C O.

Tout ce que vous voudrez, pourvu que je tienne la guitare.

I N È S.

Comment se porte ma chère nourrice, ta bonne mère ?

C A R A S C O.

Ma mère ? Ah ! ça va bien ... ( *Parlant de la guitare.* ) Elle a une corde cassée. . .

I N È S.

Ta mère ?

C A R A S C O.

Non, la guitare. . . . Elle ne passe pas un jour sans parler de vous, mamselle Inès; ah ! elle vous aime d'une fière force, allez.

I N È S.

Cette chère femme ! Et ta sœur Sanchette, est-elle toujours gentille ? Quand veut on la marier ?

C A R A S C O.

La marier ? . . . ( *parlant de la guitare.* ) Il ne faut pas toucher cette corde là. . .

I N È S.

Comment ? serait-il arrivé quelqu'accident à ma petite Sanchette ?

C A R A S C O.

Je ne dis pas ça, mamselle Inès.... C'est la....

I N È S.

Est-ce que Diégo, son amoureux, ne voudrait plus l'épouser ?

C A R A S C O.

Mon Dieu si... ( *Parlant de la guitare.* ) Il lui manque quelque chose. . .

Que veux-tu dire ?

C A R A S C O.

Ce n'est pas à Diégo, c'est à la guitarre qu'il manque quelque chose ; entendons-nous , mamselle Inès , pas de quiproquo.

I N È S. *Elle lui arrache la guitarre , et la pose sur le banc de pierre.*

Tu m'impatientes à la fin. Si tu touches encore cette guitarre , je me fâcherai sérieusement.

C A R A S C O.

Là , là , là , j'aimerais mieux laisser tous les instrumens du monde , que de vous fâcher un petit brin.

I N È S.

On ne peut t'arracher une parole.

C A R A S C O.

J'en dirai mille , si ça peut vous faire plaisir : ma famille se porte bien ; ma mère babille toujours ; ma sœur aime toujours la danse ; mon oncle aime toujours le vin ; notre mule est toujours quinteuse ; nos canards toujours gras ; nos dindons toujours nombreux , nos arbres toujours chargés de fruits , et tout ça vous aime de tout son cœur... Etes-vous contente ?

I N È S.

Très-contente.

C A R A S C O.

A telles enseignes que pour vous voir et vous apporter ces petits fromages que vous aimez tant , j'ai traversé toute l'armée de Don Sanche : ils ne voulaient pas me laisser passer ; mais je leur ai parlé un peu vigoureusement. J'aurais traversé un brasier ardent pour venir jusqu'à vous....

I N È S.

Pauvre Carasco !

C A R A S C O.

En vérité , mamselle Inès , je ne conçois pas comment vous faites pour rester dans une ville assiégée ; n'avez-vous pas peur ?

I N È S.

Peur ! ne fallait-il pas que je suivisse ma bonne maîtresse ? Quelques dangers qui nous environnent , je ne l'abandonnerai jamais.

C A R A S C O.

Vous pensez comme moi ; on voit bien que nous avons sucé le même lait. Cependant la ville peut être prise d'un instant à l'autre , et les soldats vainqueurs n'ont point de respect pour les jeunes filles , surtout quand elles vous ressemblent.

INÈS.

Tu me fais des complimens , Carasco.

CARASCO.

Pas du tout. Au moins si j'étais là pour vous défendre...

INÈS.

J'aurais un brave chevalier.

CARASCO.

Pas de plaisanterie ; j'ai fait mes preuves de vaillance.

INÈS.

Où donc cela ? Je suis curieuse de le savoir.

CARASCO.

Il y a un an , à un fameux combat de taureaux ; je vais vous conter ça ; c'est moi qui devais jeter le voile rouge au taureau afin de l'exciter ; je m'avance fièrement , il me regarde , et nous nous trouvons tête-à-tête.

INÈS.

Avec le taureau ?

CARASCO.

Pardine , quoi donc ? je lève les bras pour lui lancer le voile. Pendant ce tems il passe derrière moi , me prend délicatement sur ses cornes , et me fait sauter à vingt pas par dessus sa tête.

INÈS.

Ah ! mon Dieu , tu as été blessé !

CARASCO.

Non , je me suis ramassé sans rien dire , et je suis retourné à ma place. Voilà ce qu'on appelle de la bravoure.

INÈS.

Ah ! ah ! la drôle d'aventure !

CARASCO.

Riez tant que vous voudrez , ça ne me sortira pas la gloire et la poussière dont je me suis couvert en tombant. Il faut être franc , y avait un peu de poussière aussi.

INÈS.

J'entends ma maîtresse.

CARASCO.

Taisons-nous.

## SCÈNE III.

ANTONIA, INÈS, CARASCO, PÉDRO.

ANTONIA.

Je te cherchais , ma chère Inès ; je ne puis supporter ton absence un seul instant. Si je parcours ce palais je n'y rencontre que des objets qui me déplaisent ; ce n'est qu'à toi que je puis confier mes chagrins.

Ah ! ma bonne maîtresse , je vous demande bien pardon ; j'ai pris un instant pour causer avec le jeune garçon que voilà ; c'est mon frère de lait , et il est venu exprès à Tolède pour me voir.

C A R A S C O.

Ce n'est pas difficile à croire.

A N T O N I A.

Comment a-t-il pu pénétrer jusqu'ici ?

C A R A S C O.

Un peu que je me suis montré , et un peu que le Prince Alphonse s'en est mêlé.

A N T O N I A.

Le Prince Alphonse ! Vous l'avez vu ? Vous lui avez parlé ?

C A R A S C O.

Tout comme je vous parle et tout comme je vous vois. Ah ! il n'est pas fier celui-là. C'est bien le Prince le plus accompli qu'on ait jamais vu ; rempli de courage , de douceur , d'humanité , de générosité... Ah ! c'est sur-tout là qu'il excelle , je m'en rappellerai...

A N T O N I A , à part.

Oh ! mon cher Alphonse ! Cet éloge naïf et sincère augmente encore les regrets que me cause ta perte.

C A R A S C O , à Inès.

Que dit-elle donc ?

I N È S.

Cela ne te regarde pas.

C A R A S C O.

C'est juste. On dit pourtant dans notre village que le Prince n'est pas aussi heureux qu'il mérite de l'être. Il est sombre , mélancolique , oui , c'est ça , sur-tout depuis qu'il est campé devant Tolède.

A N T O N I A.

Et connaît-on la cause de ses peines ?

C A R A S C O.

Les uns disent ci , les autres disent ça. Mais tout le monde s'accorde à dire qu'il y a quelque amourette sous jeu.

I N È S.

Et tout le monde a tort.

C A R A S C O.

Bah ! Laissez donc. Le Prince est un gaillard qui courtise joliment les belles.

I N È S.

Eh ! Madame , vous êtes bien bonne de vous arrêter aux discours de ce bavard. Tais-toi ; et garde désormais tes contes ridicules pour ton village.

Allons, on fait des contes ridicules parce qu'on sait des nouvelles.

ANTONIA.

Voici Don Rodrigue.

## SCÈNE IV.

RODRIGUE, ANTONIA, INÈS,  
CARASCO, FABIO, PÉDRO ( en sentinelle. )  
( *Rodrigue et Fabio sortent du palais.* )

RODRIGUE.

Je ne suis point étonné, Madame de vous rencontrer ici : je sais que vous fuyez les lieux qui pourraient vous rapprocher de moi, et que votre injuste haine se montre toute entière dans les moindres circonstances de votre vie.

ANTONIA.

Je ne hais personne, Seigneur; mais lorsque, pour mon malheur, Don Fernand de Castro mon père me remit entre vos mains, il n'a pas prétendu que je deviendrais votre esclave.

RODRIGUE.

Eh ! qui vous parle d'esclavage, belle Antonia ? n'êtes-vous pas maîtresse absolue de toutes vos actions ? Nemesuis-je pas toujours fait un devoir de satisfaire vos désirs, de les prévenir même ? Et je n'ai obtenu pour récompense, pour prix de l'amour le plus tendre, que la froideur et le mépris. Je suis las de les avoir endurés trop long-temps ; ma fierté se révolte enfin ; vous m'appartenez par le consentement de votre père. Songez qu'amant soumis, je puis parler en maître ! Puisque la douceur, les soins les plus délicats, les plus constans n'ont pu fléchir votre ame altière, j'emploierai mon autorité pour vous conduire à l'autel : oui, Madame, préparez-vous cette nuit même à recevoir le nom de mon épouse.

ANTONIA.

Préparez-vous donc à me voir périr, plutôt que de recevoir un titre que je ne porterai jamais.

RODRIGUE.

Est-ce qu'il vous déshonore ? Don Rodrigue n'est-il pas digne de vous posséder ?

ANTONIA.

Toute autre que moi serait flattée de la préférence que vous m'accordez ; je dois la refuser.

RODRIGUE.

Je connais la cause de ces refus insultans.

A N T O N I A.

Elle m'est trop glorieuse pour que je veuille la cacher.

R O D R I G U E.

Vous obéirez , Madame.

A N T O N I A.

A ce que mon cœur me commande.

R O D R I G U E.

Vous nourrissez peut-être le frivole espoir que Don Alphonse viendra bientôt vous arracher de mes bras ? Détrompez-vous , Madame ; et revenez de l'erreur qui vous abuse ; Tolède est en état de résister long-temps encore aux efforts de Don Sanche. Je puis succomber avec gloire en combattant pour Alamir , mais du moins j'emporterai dans la tombe la certitude que jamais un autre ne sera votre époux !

A N T O N I A.

Je vous crois capable de tout , et vos menaces ne m'inspirent aucun effroi.

R O D R I G U E.

Eh ! quoi , Madame , vous ne rougissez pas d'accorder votre tendresse à l'ennemi de votre père ! Vous foulez donc aux pieds tous les sentimens de la nature et de la reconnaissance ! C'en est trop : je n'écoute plus ma lâche complaisance ; je veux vous dérober , malgré vous , à ce degré d'avilissement en vous élevant jusqu'à moi. Tremblez ! si vous ne consentez enfin à me suivre à l'autel , cette main furieuse vous y traînera ! .... Rentrez , Madame.

( *Antonia jette un regard de mépris à Rodrigue , et rentre avec Inès et Carasco.* )

C A R A S C O , à part.

Ah ! le vilain méchant !

## S C È N E V.

R O D R I G U E , F A B I O , P É D R O.

R O D R I G U E.

Eh bien , mon cher Fabio , que penses-tu d'un tel excès d'audace ? L'ingrate ! Je m'en vengerai ! ....

F A B I O.

Ma foi ! Seigneur , à votre place , j'aurais déjà mis à la raison cette belle indifférente. Voilà comme sont toutes les femmes , elles crient d'abord pour un rien , et finissent par s'apaiser avec la même facilité. Epousez dona Antonia ; il faudra bien qu'elle y consente ; et vous vous moquerez ensuite de ses éternelles jérémiades.

R O D R I G U E.

Je suivrais ton conseil à l'instant même , si le projet que



je médite ne m'occupait tout entier. Dis-moi, Gusman est-il prêt ?

F A B I O.

Oui, Seigneur ; il vous attend aux portes de la ville, à la tête des Maures qu'il a rassemblés par votre ordre.

R O D R I G U E.

Fort bien ; il est exact.

F A B I O.

Est-ce que vous voudriez tenter une sortie ?

R O D R I G U E.

Tu l'as dit. Les ennemis, dans une sécurité profonde, sont loin de se douter que j'aie la hardiesse de quitter ces murs : à la faveur des ombres de la nuit, l'intrépide Gusman et ses soldats se rendront sur les rives du Tage ; c'est là qu'est situé le camp d'Alphonse, ils massacreront sans résistance tout ce qui s'opposera à leur passage, et Gusman m'a juré de ne rentrer à Tolède que pour me livrer Alphonse, mort ou vif.

F A B I O.

L'entreprise est périlleuse, mais elle réussira, puisque vous la confiez à Gusman.

R O D R I G U E.

Flatteuse espérance ! qu'il périsse l'odieux rival qui s'oppose à ma félicité. Je veux qu'Antonia, en contemplant cet affreux spectacle, apprenne qu'un cœur comme le mien n'est pas fait pour être dédaigné.

F A B I O.

La leçon sera un peu forte, mais elle n'en vaudra que mieux.

R O D R I G U E.

Fabio, tu as remarqué sans doute ce jeune villageois.

F A B I O.

Cette espèce d'imbécille, arrivé de son village pour voir l'ins ?

R O D R I G U E.

Son apparition en ces lieux me paraît suspecte. Il est étrange, mon cher Fabio, que l'ennemi ait consenti à le laisser passer ; j'ai de violens soupçons ; peut-être a-t-on chargé ce misérable de quelque message secret pour Antonia ?

F A B I O.

Je le ferai jaser, et je vous réponds de lui faire tout avouer.

R O D R I G U E.

Je m'en rapporte à ton zèle. Suis-moi : je vais donner les instructions nécessaires à Gusman, et visiter les postes. Tu reviendras

reviendras ici pour éclaircir mes doutes , et m'apprendre si j'ai quelque traître à punir.

( Ils sortent à gauche. )

## SCÈNE VI.

PÉDRO, seul.

DIEU merci , ils se sont éloignés. Je n'ai pu entendre un seul mot de leur mystérieuse conversation. Je tremblais que Carlos n'arrivât dans cet instant ; mais je ne me trompe pas.... J'aperçois deux hommes qui s'avancent dans l'ombre. Silence ! à mon poste.

## SCÈNE VII.

ALPHONSE, CARLOS, PÉDRO.

( Le Prince et Carlos , enveloppés de grands manteaux , paraissent dans le fond et marchent avec précaution. )

PÉDRO.

Qui vive ?

CARLOS, bas.

Amour.

PÉDRO.

Ce sont eux ! Approchez sans crainte : et *Prudence*.

CARLOS.

C'est lui ! Embrasse-moi , mon cher Pédro , et hâte-toi de m'apprendre si nous sommes en sureté sur cette place.

PÉDRO.

Oui ; le Gouverneur vient de sortir à l'instant même ; je le crois à visiter les postes.

ALPHONSE.

Tout nous favorise.

PÉDRO.

Vous , mon Prince , en ces lieux ? Et qui venez-vous chercher ?

ALPHONSE.

Antonia , ou la mort.

PÉDRO.

Quoi ! c'est pour enlever Dona Antonia ?

CARLOS.

Que nous avons bravé tous les dangers.

PÉDRO.

A quoi puis-je vous servir ?

CARLOS.

Donne-moi ton manteau... ta lance.

E

PÉDRO, *les lui donnant.*  
Qu'en veux-tu faire ?

CARLOS.

M'en vêtir, et prendre ta place pour éviter tout soupçon, si quelqu'un survenait.

PÉDRO.

Que deviendrai-je ?

CARLOS.

Tu nous suivras.

ALPHONSE.

Tu m'appartiens dès cet instant : je te fais sous-officier dans mes gardes.

PÉDRO.

Ah ! mon Prince !

CARLOS.

C'est bon ; tu remercieras une autre fois. Nous n'avons pas de temps à perdre ; sais-tu de quel côté est situé l'appartement de Dona Antonia ?

PÉDRO.

Je l'ignore.

CARLOS.

Les domestiques de Don Rodrigue sont-ils nombreux ?

PÉDRO.

Non.

CARLOS.

Il suffit. Va nous attendre au pied du rempart, du côté des rives du Tage, nous irons bientôt t'y rejoindre.

PÉDRO.

J'y vole. Méfiez-vous d'un certain Fabio, écuyer du Gouverneur ; c'est un coquin.

CARLOS.

Je m'en charge.

( *Pédro sort.* )

## SCÈNE VIII.

ALPHONSE, CARLOS, ANTONIA, *en dedans.*

ALPHONSE.

C'est donc ici que mon Antonia respire ! Ah ! Carlos, mon cœur palpite, un frémissement involontaire s'est emparé de moi.

CARLOS.

Remettez-vous, Seigneur, voici l'instant de montrer du courage.

( *On entend préluder sur la guitarre.* )

ALPHONSE.

Silence ! N'entends-tu pas ? . . . .

CARLOS.

C'est le son d'une guitarre.

ALPHONSE.

Écoutez.

ANTONIA, dans le palais.

ROMANCE.

Objet chéri de mes tendres alarmes ,  
Quand loin de toi tout me force à gémir ,  
Ton noble cœur parmi le bruit des armes ,  
A-t-il gardé mon triste souvenir !

ALPHONSE.

C'est elle , ô bonheur !

ANTONIA.

Je te demande à la naissante aurore ,  
Je te demande à chaque instant du jour ;  
Quand vient la nuit , ma voix t'appelle encore ,  
Tout m'abandonne , excepté mon amour.

ALPHONSE.

Antonia ! ma chère Antonia !

CARLOS.

Modérez-vous , Prince ; vous allez nous perdre !

ALPHONSE, apercevant la guitarre d'Inès sur le banc.

Que vois-je ! Un pareil instrument. Heureux hasard ! Si elle pouvait m'entendre.

( Il joue la ritournelle de l'air que vient de chanter Antonia , et prête l'oreille. )

CARLOS.

J'entends un léger bruit....

ALPHONSE, posant la guitarre.

Elle ne répond pas.

## SCÈNE IX.

ALPHONSE, CARLOS, ANTONIA: Elle s'arrête sur le seuil de la porte , et paraît écouter avec attention.

ANTONIA.

Les sons d'une guitarre ont frappé mon oreille ; on a répété l'air que je chantais.... Quel est ce mystère ?

CARLOS.

La voici.

ALPHONSE.

Antonia ?

ANTONIA.

Qui prononce mon nom ?

ALPHONSE.

C'est Alphonse....

ANTONIA.

Alphonse ! grand Dieu !

ALPHONSE.

Oui , je suis cet amant qui t'idolâtre , qui te presse sur son sein , et à qui ce moment délicieux fait oublier toutes ses infortunes ! ....

ANTONIA.

Ce n'est point une illusion ! Cher Prince ! Vous dans ces lieux , par quel prodige !

ALPHONSE.

Je viens t'en arracher. ...

ANTONIA.

Je tremble pour vos jours.

ALPHONSE.

Je ne tremble que pour toi. Viens....

ANTONIA.

Où me conduisez vous ?

ALPHONSE.

Loin de ce séjour d'horreur.

ANTONIA.

Et le Roi votre frère ?

ALPHONSE.

Il me pardonnera.

ANTONIA.

Et la haine qui nous sépare ?

ALPHONSE.

Je la vaincrai. Antonia , veux-tu me suivre , ou devenir l'épouse de Rodrigue ? choisis !

ANTONIA.

Je m'abandonne à toi.

ALPHONSE.

Elle est sauvée. ...

CARLOS.

Fuyons.... ( On entend un coup de canon. )

ALPHONSE.

Ciel ! qu'entends-je ?

CARLOS.

Je l'avais prévu : on donne l'assaut !

ALPHONSE.

Que dis-tu ? La foudre m'a frappé ! ....

CARLOS.

Je suis déshonoré , malheureux que je suis !

ANTONIA.

Vous me glacez d'effroi !

CARLOS.

Attendez , ce n'est peut-être qu'une fausse alarme ; je cours m'en instruire , et vous rejoins à l'instant.

( Il sort en hâte. )

SCÈNE X.

ALPHONSE, ANTONIA.

ALPHONSE.

HORRIBLE situation !

ANTONIA.

Fuyez , Prince , sacrifiez Antonia au soin de votre gloire ;  
laissez-moi mourir seule.

ALPHONSE.

Je te défendrai jusqu'à la mort ! Qui oserait t'enlever à  
mon amour ! ....

SCÈNE XI.

ALPHONSE, ANTONIA, RODRIGUE, FABIO,  
INÈS , troupe de Soldats , portant des torches.

RODRIGUE.

Moi !

ALPHONSE.

Rodrigue ! ....

ANTONIA.

Je meurs !

( Inès la soutient. )

ALPHONSE, tirant son épée.

Lâche ! tu ne l'auras qu'avec ma vie !

( Il se met au-devant d'elle. )

RODRIGUE, aux Soldats.

Arrachez - lui son épée.

( On se jette sur lui, et on le désarme. )

ALPHONSE.

O vengeance !

RODRIGUE.

Qu'on l'entraîne , et qu'il soit plongé dans cette tour.

ANTONIA.

Barbares , arrêtez....

RODRIGUE.

Sortez de ma présence , perfide , si vous craignez ma  
fureur.

ANTONIA.

Malheureuse ! c'est moi qui la perds.

( Fabio ouvre la tour , on y entraîne Alphonse accablé  
de désespoir. Antonia se jette aux genoux de Rodri-  
gue qui la repousse et ordonne qu'on la conduise  
au palais. Inès la soutient. )

## SCÈNE XII.

RODRIGUE, FABIO, SOLDATS.

RODRIGUE.

Ah ! Fabio , que ne te dois-je pas ? sans toi , sans ta prudence , les traîtres allaient m'échapper.

FABIO.

Heureusement que l'occasion m'a été favorable ; je vois tout , je devine tout. *( Un coup de canon. )*

RODRIGUE.

C'est le signal du combat : le brave Gusman , trompé dans ses espérances , a été repoussé par l'ennemi qui se dispose à donner l'assaut. Volons au secours de nos défenseurs. Fabio , si nous succombons , c'est toi que je charge du soin de me venger : qu'Alphonse et Antonia périssent dans les flammes allumées par tes mains.

FABIO.

Soyez tranquille sur leur sort. *( Un coup de canon. )*

RODRIGUE.

Marchons où la gloire nous appelle ; allons combattre pour notre patrie et notre Roi !

*( Ils sortent. Au même instant Carasco paraît sur le seuil de la porte du palais , et les regarde partir avec étonnement. Il tient un bougeoir allumé. )*

## SCÈNE XIII.

CARASCO , seul.

Ah ça ! qu'est-ce que ça veut donc dire tout ce grabuge ? Dona Antonia qui se trouve mal , mamselle Inès qui se désole , Don Rodrigue qui s'en va avec des soldats , des coups de canon par dessus tout ça.... Je commence à croire que ce n'est pas trop rassurant.... *( Un coup de canon. )*  
Ah ! mon Dieu ! en voilà encore un. Je frissonne...

## SCÈNE XIV.

CARLOS , CARASCO.

CARLOS.

Ils ont disparu ! Où les trouver ?

CARASCO.

Que veut-il donc cet autre ?

CARLOS.

Réponds-moi : tu n'as pas vu le Prince , Dona Antonia ?  
Je frémis !

CARASCO.

Dona Antonia ! Elle est au palais.

CARLOS.

Et le Prince ? malheureux ! répondras-tu ?

CARASCO.

Eh bien ! je ne sais pas où il est votre Prince.

CARLOS.

Je reste anéanti ! *( Un coup de canon. )*CARASCO, *tremblant.*

Tout ce qu'y a , c'est que je viens de voir Don Rodrigue sortir de ce côté avec des soldats.

CARLOS.

J'y cours. Quelle affreuse nuit !

## SCÈNE X V.

CARASCO, *seul.*

ONT-ILS tous perdu l'esprit ? *( Un coup de canon. )* Haïe ! Ce diable de bruit me tracasse.... Est - ce qu'on donnerait l'assaut ? Il ne me manquerait plus que ça.... Ah ! malheureux Carasco , tu avais bien besoin de venir te fourrer dans cette maudite ville. Vois ce que tu as gagné avec tes fromages. Pon ! pon ! hardi , donnez-vous-en bien.

*( Le canon tire par intervalle. )*

*( Le bruit redouble. Ici une foule de peuple , hommes , femmes et enfans traversent la scène en poussant des cris d'effroi. Plusieurs portent des torches enflammées. Carasco tremble. )*

Ah ! je n'en peux plus douter , voilà ma dernière heure.... Sauvons-nous dans le palais.... S'ils y mettaient le feu , je rôtirais comme une alouette... Où aller ? ... Où courir ? ... Et cette pauvre mamselle Inès que va-t-elle devenir ? Que vais-je devenir moi-même ? Si je me battais... Oui : Bah ! qu'est-ce que c'est qu'un homme de plus ou de moins ? on ne s'en apercevrait pas... Restons tranquille... Quel vacarme ! ...

*( On traverse encore le théâtre en criant. )*

Mon Dieu ! ne criez donc pas tant ; je n'ai pas besoin de ça pour avoir peur.... Cruel destin qui me poursuit ! Faut-il mourir à la fleur de mon âge ? ... Eh bien ! oui , je mourrai sur la brèche.... ou ailleurs. Allons, voilà le tocsin qui s'en mêle.... Courage, Carasco ! ....

*( On sonne le tocsin. Le bruit des canons et les cris des habitans redoublent. On les voit traverser le théâtre poursuivis par les soldats de Don Sanche ; un soldat s'élance sur Carasco , qui lui échappe en courant de toute sa force. On entend le cliquetis des armes , et tout annonce que Tolède est prise. )*



## SCÈNE XVI.

RODRIGUE, OLIVIER, CARLOS, FABIO, quatre Officiers du parti de Rodrigue, et quatre du parti de Don Sanche. Peuple.

( *Grand combat de douze au sabre et au bouclier à la lueur des torches ; après une résistance furieuse et opiniâtre, Rodrigue, Fabio et ceux de leur parti sont vaincus et terrassés ; le glaive est levé sur leurs têtes, ils vont périr lorsque le Roi accourt.* )

## SCÈNE XVII.

LE ROI, OLIVIER, CARLOS,  
RODRIGUE, FABIO, Officiers des deux partis,  
peuple.

*Les femmes et les enfans se jettent aux genoux du Roi et implorent sa pitié.*

LE ROI.

Arrêtez, arrêtez, mes amis. Que le carnage cesse. ( *à un officier.* ) Courez porter cet ordre au Prince, et dites-lui qu'il me rejoigne ici. ( *l'officier sort.* ) ( *au peuple.* ) Levez-vous ; bannissez votre effroi ; ce n'est point un vainqueur irrité que vous voyez au milieu de vous, c'est un père qui vient essuyer vos larmes et effacer la trace sanglante de vos maux.

*Le peuple se lève avec joie.*

Eh bien, Rodrigue, tu le vois, le succès de ta lâche perfidie a trompé ton attente ; Tolède est en mon pouvoir ; il ne te reste plus qu'à implorer ma clémence.

RODRIGUE.

Je ne m'abaisserai point devant toi ; je suis ton prisonnier, dispose de ma vie.

LE ROI.

Insensé ! Ta ridicule démenche me fait pitié ! songe donc que je suis maître de ton sort.

RODRIGUE.

Je serais maître du tien, si j'eusse voulu ; et tu ramperais à mes pieds.

LE ROI.

Que veux-tu dire ?

RODRIGUE.

Qu'un traître que tu as nourri dans ton sein est venu cette nuit même m'offrir les moyens de surprendre ton armée, et de la massacrer sans résistance.

LE ROI.

Serait-il vrai ?

RODRIGUE.

RODRIGUE.

Il a promis davantage.

LE ROI.

Achève.

RODRIGUE.

Il voulait te remettre entre mes mains chargé de fers.

LE ROI.

Non, je ne croirai jamais qu'un pareil monstre ait existé parmi mes sujets... C'est impossible !

RODRIGUE.

Je t'en donnerai des preuves.

LE ROI.

Nomme-moi le coupable.

RODRIGUE.

Tu le connaîtras trop tôt.

LE ROI.

Où donc est-il ?

RODRIGUE.

Je l'ai fait plonger dans cette tour.

LE ROI.

Je veux le voir.

RODRIGUE.

Tu vas être satisfait,...

LE ROI.

Un moment. ... Braves Castillans, vous venez de l'entendre, un traître a conspiré contre vos jours, contre ceux de votre Roi ; je ne le connais point, j'ignore son rang, ses qualités, mais quel qu'il soit, je fais ici le serment inviolable de le faire traîner à l'échafaud, dès que j'aurai acquis la certitude son infame trahison !

TOUS.

Qu'il périsse !...

OLIVIER.

Oui, qu'il périsse, Sire ; nous demandons tous sa mort ; qu'elle effraye à jamais les misérables qui seraient tentés d'imiter son exemple.

LE ROI, à Rodrigue.

Maintenant tu peux le faire paraître.

RODRIGUE.

Fabio, que le criminel soit amené en ces lieux. ( à part. )  
Il est perdu !

( Tout le monde témoigne son inquiétude pendant que Fabio ouvre la porte de la tour. )

SCÈNE XVIII.

LE ROI, ALPHONSE, RODRIGUE,  
OLIVIER, CARLOS, FABIO, Officiers,  
Peuple, Soldats.

( *Alphonse sort de la tour pâle et défait : mouvement terrible de surprise.* )

LE ROI.

Grand Dieu !

ALPHONSE, tombant à ses pieds.

Mon frère !

CARLOS.

Qu'ai-je vu !

OLIVIER.

Le Prince !

ALPHONSE, au Roi qui cache sa tête dans ses mains.

Mon frère, mon frère ! Ecoute-moi, ou je meurs à tes pieds. Je ne suis point coupable ! non je ne suis point coupable !...

LE ROI.

Où suis-je ? quelle voix a frappé mon oreille ? de quelle horreur mes sens sont pénétrés ? ( *avec le cri de la douleur.* ) Ah ! malheureux, c'est toi !...

ALPHONSE.

Oui, c'est ton frère que le désespoir accable et qui implore ta pitié...

LE ROI.

Toi, mon frère ? Je ne suis plus le tien.

ALPHONSE.

Suis-je donc indigne de pardon ? ah ! mon frère !... Sire, vous m'arrachez le cœur !

LE ROI.

Ingrat ! tu voulais bien enfoncer le poignard dans le mien.

ALPHONSE.

Moi ? Ciel ! qu'entends-je ?

LE ROI, montrant Rodrigue.

Ose démentir ton accusateur.

ALPHONSE.

Mon accusateur... Rodrigue ? de quel nouveau crime a-t-on chargé ma tête ? parlez, portez le dernier coup au plus malheureux des hommes.

RODRIGUE à Alphonse.

Sans doute, Seigneur, il est de votre intérêt de feindre la surprise, et de nier avec audace et fermeté le forfait dont je vous accuse. Heureusement toutes les preuves sont contre vous ; vous êtes dans Tolède, et vous y êtes seul ; est-ce

moi qui ai été vous enlever au milieu de vos soldats pour vous conduire en ces lieux ? il serait absurde de le penser. Que veniez-vous donc chercher pendant la nuit dans une ville assiégée ? quel dessein a pu vous y conduire ? voilà le mystère que l'honneur m'ordonne de dévoiler : oui, Castillans, Don Alphonse vous a trahis ; il a abandonné ses drapeaux pour vous livrer à la fureur de vos ennemis ; il a brisé les liens sacrés de la nature ; il voulait être le bourreau de son frère... Vous frémissiez ; j'ai été saisi de la même indignation ; j'ai cru qu'il était au-dessous de moi d'employer des moyens aussi vils pour m'assurer une victoire aisée : prononcez maintenant, j'ai dit la vérité.

CARLOS, *à part.*

J'ai peine à me contenir.

LE ROI.

Eh ! bien, que répondras-tu ?

ALPHONSE.

Rien, Sire : je ne veux pas vous faire l'injure de croire que vous ajoutiez quelque crédit aux discours insensés d'un lâche calomniateur.

LE ROI.

Justifie-toi donc si tu peux : que venais-tu faire à Tolède ?

ALPHONSE.

N'espérez pas, Sire, que je révèle jamais ce fatal secret ; je dois l'emporter dans la tombe ; mais le Ciel est témoin de mon innocence, il connaît la pureté de mes intentions.

LE ROI.

Frère indigne de moi et du sang qu'il t'a fait naître, est-ce ainsi que tu penses anéantir les preuves de ta perfidie ? à quel secret peut-on sacrifier la gloire et l'honneur ? cesse de t'avilir encore en colorant d'un prétexte aussi vain la noirceur de l'action qui te déshonore. Ma honte est certaine : ton accablement, le trouble de ton ame qui se peint sur tes traits altérés, ce frémissement involontaire te décèlent malgré toi ; tout se réunit pour m'offrir la conviction de ton crime. Alphonse, descends dans ton cœur, et dis-moi, si tu l'oses, par quel forfait j'ai mérité la haine de mon frère !... Eh ! quoi, c'est au moment où je t'accablais des marques de mon estime et de mon amitié, où te pressant dans mes bras fraternels, je te nommais avec orgueil l'appui de mon trône ; c'est à ce moment que tu méditais froidement ma ruine et ton horrible ingratitude ? Cruel, à quelle épreuve me réservais-tu ! Tu voulais plonger ta main dans le sang de ton frère ! Ah ! cette barbarie ne peut se concevoir, elle révolte l'humanité !... C'en est trop : Castillans, j'ai juré la mort du coupable, quel qu'il soit, je tiendrai ma promesse. Allez, sire Olivier, que-

Les grands de ma cour se rassemblent, et que la condamnation du traître soit prononcée à l'instant même.

O L I V I E R.

Quoi, Sire, vous voulez...

LE R O I.

Faites ce que j'ordonne...

O L I V I E R, *en sortant.*

Que je le plains !

## SCÈNE XIX.

LE R O I, ALPHONSE, RODRIGUE,  
CARLOS, FABIO, Suite, Peuple, Soldats.

C A R L O S.

Ah ! Sire, permettez qu'un serviteur fidèle élève jusqu'à vous sa voix suppliante : que votre Majesté daigne considérer quel est l'accusateur du Prince ; ne vous préparez pas d'éternels regrets. . . .

LE R O I.

Finissez, Carlos, je sais ce que je dois faire.

C A R L O S, *à part.*

Si j'osais parler !

( *Alphonse sort de son accablement.* )

A L P H O N S E.

Eh bien ! impitoyable sort, es-tu satisfait ! Suis-je assez infortuné ! Pourquoi ai-je reçu le jour ? pourquoi ne m'a-t-on pas étouffé dans mon berceau ? .... ( *à Rodrigue.* ) Lâche ! tu jouis de mon désespoir, tu insultes à mes larmes ! . . . Ah ! Rodrigue, si tu es homme, ton cœur ne se soulève-t-il pas à l'aspect de ta victime ? ( *au Roi.* ) Et vous aussi, vous chargez mon front d'opprobre et de mépris ; vous me repoussez avec horreur, vous condamnez votre frère à une mort infamante ! Suis-je parmi des humains, ou parmi des tigres ? De quel forfait ai-je donc épouvé la terre ? De quoi m'accuse-t-on ? Savez-vous, barbares qui m'outragez, savez-vous quel noble projet m'a conduit dans les remparts de Tolède ? Je venais y défendre la cause du faible et de l'opprimé ; je venais y dérober l'innocence à la rage homicide de ses persécuteurs ; voilà mon crime, il m'est glorieux de l'avouer, et de mourir pour lui ; ordonnez maintenant qu'on me traîne à l'échafaud !

## SCÈNE XX.

LE R O I, ALPHONSE, RODRIGUE, CARLOS,  
FABIO, ANTONIA, INÈS, Suite, Peuple, Soldats.

A N T O N I A, *pâle et en désordre.*

SIRE, écoutez-moi, j'embrasse vos genoux !

ALPHONSE.

Antonia !

LE ROI.

Que faites-vous , Madame !

ANTONIA.

Mon devoir : oui , Sire , c'est moi que vous devez punir , je suis seule coupable , le Prince est innocent ; j'en atteste le ciel et les nœuds sacrés qui m'attachent à votre frère. C'est pour moi qu'il a bravé tous les périls qui l'environnent ; c'est pour m'arracher des bras de ce monstre qu'il s'est exposé à votre colère ! J'ai suspendu la foudre sur sa tête , je l'ai plongé dans l'abîme , j'ai mérité le supplice que vous lui réservez ; frappez donc , que ma vie soit le prix de la sienne , c'est la seule grâce que vous demande la malheureuse Antonia !

ALPHONSE.

Qu'oses-tu dire , Antonia ! Ah ! Sire , gardez-vous de la croire , sa douleur l'égare ; si le sort demande une victime , c'est moi qui dois périr.

ANTONIA.

Non , Prince trop généreux , je ne souffrirai pas que mon libérateur achète de son sang les jours affreux qui me sont destinés. Sire , il est de votre justice de me faire donner la mort , et de sauver votre frère.

LE ROI, *attendri.*

Le voilà donc connu ce fatal secret... Alphonse , c'est pour la fille de Don Fernand , pour la fille de mon plus implacable ennemi , que tu nourrissais un amour qui m'offense !

ALPHONSE.

Voilà mon crime.

LE ROI.

N'est-il pas assez grand ?

ANTONIA.

L'amour nous unissait avant qu'une haine funeste séparât nos familles.

RODRIGUE.

On le sait , Madame ; vous deviez être le prix de la trahison concertée par le Prince.

LE ROI.

Silence , Don Rodrigue.

ALPHONSE, *à Rodrigue.*

Ta bouche peut exhaler impunément le blasphème et le mensonge ; je te méprise trop pour daigner te répondre.

ANTONIA, *à Rodrigue.*

C'est vous qui l'accusez ? Vous ! ...

RODRIGUE, *au Roi.*

Seigneur, je suis las à la fin de tant d'injures ; j'ai fait mon devoir ; ordonnez de mon sort, vous êtes vainqueur, que prétendez-vous faire ?

LE ROI.

Eloigner de ma présence un délateur, dont je commence à soupçonner la profonde scélératesse. Je te rends ta liberté ; fuis, va rejoindre le tyran de la Castille, tu es bien digne de lui ; n'attends pas que l'affreuse vérité vienne éclairer ma raison, tu payerais trop cher ton abominable vengeance !

RODRIGUE, *à Antonia.*

Vous entendez, Madame, préparez-vous à me suivre.

ALPHONSE.

Te suivre, toi ?

ANTONIA.

Qu'entends-je ?

RODRIGUE.

Et qui prétendrait s'y opposer ? N'êtes-vous pas mon épouse ?

ANTONIA.

Moi, ton épouse ?

RODRIGUE.

J'ai l'aveu de votre père ; c'est à lui qu'il faut obéir.

ANTONIA.

Ah ! Sire, sauvez-moi !

LE ROI.

Rassurez-vous, Madame ; je vous prends sous ma protection.

RODRIGUE.

Voilà la récompense du service que je viens de vous rendre ; vous m'enlevez celle qui m'appartient par les droits les plus légitimes, les plus inviolables !

LE ROI.

Je l'avouerai, j'étais loin d'attendre de ta part un pareil excès d'audace. Misérable ! n'ajoute pas encore à l'horreur que tu m'inspires ; ne me force pas à purger mes états du vil mortel qui vient d'empoisonner ma vie.

## SCÈNE XXI.

LE ROI, ALPHONSE, ANTONIA, RODRIGUE, CARLOS, FABIO, INÈS, OLIVIER, Suite, Peuple, Soldats.

( *Olivier arrive à pas lents, et paraît consterné.* )

LE ROI.

Eh bien ! sire-Olivier, que venez-vous nous apprendre ?

O L I V I E R.

Vos vœux sont exaucés ; le tribunal rassemblé par votre ordre , après avoir pesé les faits et recueilli les preuves , a prononcé , d'une voix unanime , la condamnation du Prince.

L E R O I.

Quelle est-elle ?

O L I V I E R.

La mort.

L E R O I.

Qu'ai-je fait ?

A N T O N I A.

Quelle horrible iniquité !

R O D R I G U È , *à part.*

Je triomphe !

O L I V I E R.

Il eut été impossible, sans doute, de prononcer cet arrêt sur la simple accusation d'un homme qui a tant d'intérêt de perdre le Prince ; mais une circonstance fatale et imprévue a fourni aux juges une preuve qu'ils ont cru irrécusable....

A L P H O N S E.

Une preuve ? .... Achevez , sire Olivier , je suis préparé à tout souffrir.

O L I V I E R , *au Roi.*

Comme on devait s'y attendre, l'odieuse inculpation de Don Rodrigue a excité l'indignation du tribunal entier. Non, se sont écriés tous les juges , il est impossible que Don Alphonse ait souillé une si belle vie en tramant l'infame trahison qu'on ose lui imputer ; il en est incapable : mais tout en vous rendant la justice qui vous est due , Seigneur , ils n'ont pu s'empêcher de considérer cette accusation sous un point de vue plus fatal encore : quels que soient les motifs qui vous ont conduit dans les murs de Tolède , vous vous êtes rendu coupable d'un crime contre la discipline militaire , en abandonnant le poste que Sa Majesté vous avait confié ; et c'est en versant des larmes sur votre sort , que vos juges ont prononcé l'arrêt qui vous condamne à perdre la tête...

A N T O N I A.

On ne l'exécutera pas tant qu'il me restera un souffle de vie !

L E R O I.

Que prétendez-vous faire ?

A N T O N I A.

L'arracher à ses bourreaux , ou périr avec lui !

A L P H O N S E.

Antonia, respecte l'arrêt qui me condamne , j'ai mérité la mort. (*Avec calme.*) Je suis prêt. Vous m'avez vu guider



vos pas dans les champs de l'honneur, vous me verrez monter à l'échafaud sans pâlir.

LE ROI, à part.

Il fait couler mes larmes.

ANTONIA.

Eh quoi ! Sire, c'est Alphonse que vous faites traîner au supplice, c'est Alphonse que vous condamnez à une mort ignominieuse ! Le cri de la nature ne déchire pas votre cœur ! Il ne frémit pas de se souiller par un fratricide ! Il est donc insensible ! . . . . . Ah ! par pitié tournez vos yeux vers votre malheureux frère, voyez briller sur son front le calme et la noble fermeté de l'innocence. Son crime est de m'avoir trop aimé ! Pardonnez-lui ! Pardonnez-lui ! . . . Vous gardez un silence farouche ! . . . Cruel, je vous entends. (*Elle court à Alphonse.*) Alphonse, je ne te quitte plus ; malheur à qui tenterait de nous séparer ; le même coup doit nous frapper tous deux ! . . .

ALPHONSE.

Ton désespoir affaiblit mon courage, laisse-moi mourir digne de toi.

LE ROI, affectant le calme.

(*à Rodrigue.*) Remettez-moi la clé de cette tour. (*il la donne à Olivier.*) Sire Olivier, c'est vous que j'en charge ; vous me repondez du Prince sur votre tête. Carlos, que Rodrigue et son écuyer seulement, soient à l'instant conduits hors des portes de Tolède ; et vous, Madame, rentrez au Palais.

ANTONIA.

Vous l'exigez en vain.

LE ROI.

Je vous l'ordonne.

ANTONIA.

L'amour me le défend.

ALPHONSE.

Obéis ; c'est-ton-devoir et le mien.

ANTONIA.

Ils veulent t'assassiner.

LE ROI.

Qu'on exécute mes ordres.

*On s'empare d'Antonia.*

ANTONIA.

Barbares ! je vous demande la mort comme un bienfait ; et vous me la refusez ! . . .

*Malgré ses efforts on l'enlève d'auprès d'Alphonse, Inès la soutient et la conduit sans connaissance au Palais. Rodrigue et Fabio sortent, conduits par Carlos. Alphonse cherche à dompter le sentiment douloureux qui l'affecte en portant ses yeux du côté où Antonia est sortie.*

SCÈNE

## SCÈNE XXII.

LE ROI, ALPHONSE, OLIVIER;  
Officiers, Soldats, Peuple.

LE ROI.

Eloignez-vous tous.

*Tout le monde se retire au fond.*

ALPHONSE, à part.

O mon Dieu ! soutiens-moi dans cette lutte périlleuse.

LE ROI.

*Il approche d'Alphonse avec calme et lui prend la main.*

Alphonse, nous sommes seuls maintenant, je puis te parler sans crainte ; ce n'est plus ton souverain, ce n'est plus un juge irrité que tu vas entendre, c'est un frère que tu as offensé, qui te plaint, qui gémit sur ta fatale imprudence et qui veut en prévenir les déplorables suites.

ALPHONSE.

Est-ce à moi que ce langage s'adresse ? Quoi, Sire, vous voulez ?

LE ROI.

Ecoute-moi : Je suis éclairé sur les véritables causes de l'odieuse inculpation dont on vient de flétrir ta tête ; j'ai reconnu avec joie que mon frère n'a pas trahi sa Patrie et son Roi, qu'une passion ardente, effrénée et contraire à mes intérêts, a pu seul le précipiter dans l'abîme que lui dérobait le prestige de l'amour. Je n'augmenterai point par de justes reproches l'horreur de ta situation ; je veux bien excuser la fougue d'une jeunesse inconsidérée, et n'attribuer ta faute qu'à l'excessive sensibilité de ton cœur. Je voudrais te sauver ! Le Ciel m'en est témoin ! Mais comment effacer dans l'esprit de tes juges et de mon peuple, l'impression profonde du crime dont tu es convaincu à leurs yeux ? Je n'en vois pas la possibilité. Malheureusement les preuves sont évidentes et accumulées contre toi. Je sais que dans cette circonstance je pourrais interposer mon autorité, et de mon plein pouvoir, t'épargner la honte du supplice... Mais, que diraient les Castillans ? Que je t'ai fait grâce ! Qu'oubliant la justice, et la sûreté de mes états, j'ai violé la promesse que j'ai faite, en montant sur le trône ; que ma main sacrilège a brisé le glaive de la loi en faveur d'un parjure, d'un traître !... (*mouvement d'Alphonse.*) Je sais que tu ne l'es pas, je souffre de prononcer ce nom devant toi ; mais il faut prendre un parti : tu connais mes intentions, ose lire dans l'avenir, pèse l'opinion des hommes, et choisis entre l'existence et l'infamie !...

ALPHONSE.

Mon choix est fait... Je serai digne de vous jusqu'au dernier

G

soupir. Sire, tant de générosité m'accable et me confond. Vous me pardonnez, vous me rendez votre amitié ! Je puis braver l'atteinte envenimée de la calomnie. La mort n'a plus rien qui m'effraie ; je marcherai au-devant d'elle avec sang-froid. Il m'est glorieux de la subir puisqu'elle assure votre repos, et peut servir d'exemple à ceux qui, comme moi, pourraient oublier un instant qu'on doit tout sacrifier à l'honneur !...

LE ROI.

Je t'avais bien jugé !... C'en est donc fait, Alphonse, il faut nous séparer pour jamais... Ah ! cet instant douloureux triomphe de toute ma fermeté ! J'ai besoin de ton courage pour soutenir le mien. Toi, mon ami, mon frère, le compagnon de ma gloire et de mes travaux ; frappé du coup mortel au milieu de ta brillante carrière !... Mes lauriers seront teints de ton sang !... tu vois mes larmes, mes regrets, garde-toi de me taxer de faiblesse, je suis homme avant d'être Roi.

ALPHONSE.

Vous pleurez, Sire !.. Mes malheurs vous ont attendri, vous daignez regretter un infortuné qui mérita long-temps vos bienfaits, et le titre sacré qui vous attache à lui. Il m'est affreux sans doute de porter la trisese et la terreur dans l'âme du meilleur des frères ! Le ciel n'a pas permis que vos vertus devinssent mon partage. Courbé sous le sceptre de l'adversité, en proie aux orages des passions, je suis né pour effrayer les mortels et vous pour les gouverner en père : vous êtes un héros, je ne suis qu'un objet de pitié que la société repousse de son sein ; elle m'abandonne, me condamne, vous devez m'oublier.

LE ROI.

T'oublier ! moi, ton frère ?

ALPHONSE.

Vous le devez : vous êtes Roi, l'univers à les yeux sur vous : le bonheur de vos peuples, la splendeur de votre règne, voilà les seuls intérêts qui doivent vous être chers, le reste n'est rien. La Patrie vous réclame, vous êtes son libérateur et vous ne pouvez sans crime, lui dérober la gloire et les soins qu'elle a droit d'attendre de vous. Promettez-moi de vous conserver pour elle ; que j'emporte cette douce consolation et que du bord de ma tombe je contemple avec orgueil un Souverain toujours digne de l'être !

LE ROI.

Tant de grandeur d'âme me fait sentir plus vivement encore que ma douleur doit être éternelle !

ALPHONSE.

Il est tems de cesser un entretien pénible pour tous deux je le sens... Sire, recevez mes derniers adieux...

LE ROI, *le pressant dans ses bras.*

Appelle-moi donc ton frère... C'est pour la dernière fois...

ALPHONSE.

Eh ! bien , mon frère , mon cher frère ! viens dans mes bras !...

LE ROI.

Alphonse , me pardonnes-tu ta mort ?...

ALPHONSE.

Me pardonnes-tu tous les chagrins que je t'ai causé ? Oserai-je à mes derniers moments te demander une grâce ?...

LE ROI.

Une grâce ?

ALPHONSE.

Je l'implore à genoux...

LE ROI.

Parle , tu peux ordonner.

ALPHONSE, *hésitant.*

La malheureuse Antonia sera-t-elle victime du crime de son père ?... Que va-t-elle devenir ? quel sera son sort ?

LE ROI.

Je lui servirai d'appui ; elle sera traitée avec tous les égards dus à son sexe. Je la regarderai comme ma propre fille , je te le jure.

ALPHONSE.

Je mourrai content ; tous mes vœux sont remplis. Adieu... adieu ; que tes sujets ne haïssent pas ma mémoire , et qu'ils apprennent un jour que je meurs innocent !

LE ROI.

Tu m'arraches le cœur !...

ALPHONSE.

Le mien n'est pas moins déchiré !... Allons , mon frère , du courage... (*il va au fond.*) approchez : Tout est-il prêt ?  
*Tout le monde descend la scène.*

OLIVIER.

Ah ! Prince , quel exemple pour nous !

ALPHONSE.

Je fais mon devoir , cher Olivier ; félicitez-moi de pouvoir réparer les erreurs de ma jeunesse , et rappelez-vous quelquefois qu'Alphonse s'honorait de votre amitié. Conduisez-moi.

OLIVIER, *avec des pleurs.*

L'instant fatal n'est point encore fixé.

ALPHONSE.

Je retourne dans ma prison.

LE ROI.

Je ne te reverrai plus !... Adieu , je vais fuir pour jamais ces lieux arrosés de ton sang et de mes pleurs !...

*Olivier fait ouvrir la tour ; les deux frères se pressent dans les bras l'un de l'autre à plusieurs reprises. Alphonse s'arrache avec peine des bras du Roi qui essuie ses larmes. Olivier , attendri par ce spectacle , conduit Alphonse dans la tour , ferme la porte et garde la clé.*

## SCÈNE XXIII.

LE ROI, OLIVIER, Officiers , Soldats , Peuple.

LE ROI.

Ah ! mon cher Olivier , je ne lui survivrai pas.

OLIVIER.

Eloignez-vous , Sire , quittez ces lieux ; vous ne pourriez supporter cet affreux spectacle.

LE ROI.

Non , je ne serai pas témoin de son supplice , cet effort est au-dessus de moi. Vous veillerez à tout , sire Olivier ; j'exige ce sacrifice de votre amitié. Je vais fuir ce théâtre d'horreur et de désolation. Vous connaissez l'antique Abbaye de Saint-Ildefonse et le pieux solitaire qui l'habite ? C'est là que je vais me rendre accompagné d'un seul écuyer. Je vous y attendrai ; vous viendrez m'y rejoindre lorsque mon frère aura cessé d'être. Que tout le monde ignore ma disparition : on serait assez barbare pour me taxer de faiblesse.

OLIVIER.

Vous serez obéi , Sire ; mais il me semble qu'il est au moins imprudent de vous exposer ainsi.

LE ROI.

Qu'ai-je à craindre ? Ne combattez pas ma résolution ; j'ai besoin d'être seul avec mes regrets. Oh mon Dieu ! quand ton bras s'appesantit sur moi , pardonne au murmure qui s'échappe de mon sein , et donne-moi la force de supporter des jours marqués par ta colère ! ...

*( Il sort accompagné du peuple et de plusieurs soldats. Au même instant Pédro entre , et se mêle parmi les soldats qui restent. )*

## SCÈNE XXIV.

OLIVIER, PÉDRO, SOLDATS.

OLIVIER.

Que n'ai-je pu refuser la cruelle mission dont il vient de me charger ! Qu'il m'en coûte de remplir un devoir qui répugne à mes sentimens ! Malheureux Prince ! que ne puis-je , aux dépens de ma vie , te soustraire à l'échafaud

qui t'attend ! ..... ( *Aux soldats.* ) Quel est celui d'entre vous qui va veiller au pied de cette tour ?

P É D R O , *vivement.*

Moi , mon Capitaine.

O L I V I E R .

Qui es-tu ?

P É D R O .

Vous ne reconnaissez pas Pédro , l'ami du brave Carlos ?

O L I V I E R .

Il suffit ; je me fie à ton zèle et à ta prudence.

P É D R O .

Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

O L I V I E R , *aux Soldats.*

Suivez-moi. ( *Ils sortent.* )

## SCÈNE XXV.

P É D R O , *avec joie.*

J'ai réussi.... Si Carlos pouvait venir à mon secours!... Je n'ai pu le découvrir.... N'importe , je sauverai le Prince , ou je périrai dans ma noble entreprise. Un vient ! A mon poste. ( *Il se promène de long en large.* )

## SCÈNE XXVI.

A N T O N I A , I N È S , P É D R O , *en faction.*

A N T O N I A .

CHÈRE Inès , tu ne me trompes pas , les monstres n'ont point achevé leur détestable crime. Alphonse respire encore ?

I N È S .

Oui , Madame , je puis vous l'assurer , je l'ai vu reconduire dans la tour ; en faut-il d'autres preuves que cette sentinelle ?

A N T O N I A .

Tu me rends l'espérance ! Mais que dis-je ? Ils n'ont différé leur vengeance que pour mieux l'assouvir ; dans un instant peut-être ils viendront chercher leur victime ! Ils ne me tromperont pas ; je reste en ces lieux , et rien ne pourra m'en arracher.

I N È S .

Vous me faites frémir ! Ma bonne maîtresse , rentrez , je vous en supplie , ne vous exposez pas aux nouveaux coups qui vous menacent.

A N T O N I A . *Elle s'assied.*

Cesse de combattre le dessein que j'ai pris , il est invincible. C'est ici que je dois attendre les bourreaux ! ..... Laisse - moi seule , Inès , il n'est pas juste que tu partages mon affreuse destinée.

Je ne vous quitterai jamais.

ANTONIA.

Il existe donc encore une ame sensible à qui je puis confier mes larmes ! Hélas ! tout le monde me fuit , m'abandonne....

## SCÈNE XXVII.

ANTONIA, INÈS, PÉDRO, CARLOS.

( *Carlos, qui est entré mystérieusement, s'est approché d'Antonia, et a entendu ses dernières paroles, s'écrie aussitôt à voix basse :* )

CARLOS.

Carlos existe encore !

ANTONIA. *Pédro écoute.*

Ciel !

CARLOS.

Silence ! Cette sentinelle pourrait nous écouter.

ANTONIA.

Mon ami , Alphonse va périr.

CARLOS.

Je viens le sauver.

ANTONIA.

Se pourrait-il ?

CARLOS.

Je l'aurais déjà tenté, si j'eusse pu rencontrer un brave soldat nommé Pédro.

PÉDRO, *approchant.*

Me voici.

CARLOS.

C'est toi ! Oh ! bonheur ! Par quel hasard ?

PÉDRO.

Je viens t'offrir mes services pour le projet que tu médites.

CARLOS.

Je suis sûr du succès.

ANTONIA.

Comment y parvenir ?

PÉDRO.

J'en ai les moyens.

CARLOS.

Toi , Pédro !

PÉDRO.

Écoutez-moi : tout à l'heure , en rôdant au pied du rempart , j'ai remarqué que les assiégeans avaient détruit un mur qui masquait l'entrée d'un souterrain que je sais conduire jusque dans la tour. J'en connais toutes les sinuosités , et je suis certain de parvenir au but sans danger.

CARLOS.

Heureuse découverte ! Les instans sont précieux , viens , il faut agir.

ANTONIA, *sortant son collier et ses bagues.*

Hommes généreux ! que ne vous devrai-je pas ! Acceptez les faibles marques de ma reconnaissance.

PÉDRO, *repoussant ce qu'elle offre.*

Voulez-vous donc nous ravir le prix d'une bonne action ?

CARLOS.

Gardez vos présens , Madame , nous sommes soldats , nous n'avons besoin de rien que de l'estime des honnêtes gens.

ANTONIA.

Qui la mérite plus que vous ! Permettez-moi de suivre vos pas , de vous aider....

CARLOS.

La prudence vous le défend ; restez , Madame , il ne faut pas que le Prince vous voie , il refuserait sa liberté.

PÉDRO.

Une fois dehors , il sera forcé de céder à nos desirs. Marchons...

ANTONIA.

Ma vie est entre vos mains !...

CARLOS.

Je réponds de celle du Prince.

ANTONIA.

Le Ciel vous protégera.

( *Pédro et Carlos sortent avec précaution, Antonia les suit des yeux ainsi qu'inés.* )

## SCÈNE XXVIII.

ANTONIA, INÉS.

ANTONIA.

Conçois-tu l'excès de ma joie ! Alphonse , mon cher Alphonse échappe à la rage de ses persécuteurs !

INÉS.

Quels lieux pourront le dérober à l'arrêt fatal qui proscriit sa tête ?

ANTONIA.

Nous irons au bout de l'univers s'il le faut ; là , mon amour et les soins les plus tendres , les plus constans , lui feront oublier son ingrate patrie et les maux qu'il a soufferts pour moi. L'espoir de cet avenir délicieux suffit pour ranimer mon courage , et me faire triompher des périls semés sous mes pas.



I N È S.

Je les défierais près de vous ; votre fortune sera la mienne, je mettrai toujours ma félicité à vous servir et à vous suivre par-tout.

A N T O N I A.

Bonne Inès, je ne puis consentir à ce que tu veux faire pour une infortunée ; ton noble dévouement me touche jusqu'aux larmes, mais il faudra nous séparer. Le ciel ne t'a pas condamnée à souffrir l'injustice des hommes, le bonheur est fait pour ta paisible obscurité.

I N È S.

Je pourrais vous quitter, moi, lorsque le sort qui vous accable m'impose le devoir sacré de vous offrir mes soins et mes consolations ? Je vous suivrai par-tout, et vous ne pourrez me refuser la récompense que j'ai droit d'attendre de votre justice et de votre bonté.

A N T O N I A, *l'embrassant.*

Je ne te résiste plus.

I N È S.

Je savais bien que vous ne rejetteriez pas ma prière :

A N T O N I A.

N'entends-tu pas marcher ?

I N È S, *regardant.*

On approche...

A N T O N I A.

Ce sont eux ; éloignons-nous.

*(Elles remontent la scène.)*

## SCÈNE XXIX.

ALPHONSE, CARLOS, PÉDRO,  
ANTONIA, INÈS.

*(Alphonse est au milieu de Carlos et de Pedro qui le conduisent à pas lents.)*

A L P H O N S E.

Où me conduisez-vous ? Pourquoi m'avez-vous fait passer dans ce souterrain, répondez ?... Que signifie le mystère dont vous vous enveloppez ? Suis-je au milieu de mes bourreaux ?

C A R L O S.

Vous êtes au milieu de vos libérateurs.

A L P H O N S E.

Carlos, est-il possible ? Grand Dieu !

P É D R O.

Vous êtes libre, mon Prince.

A L P H O N S E.

Malheureux ! qu'avez-vous fait ?

C A R L O S.

CARLOS.

Ce que l'honneur et l'humanité nous ont prescrit.

ALPHONSE.

Moi, je fuirais comme un lâche ! Je pourrais par cette action honteuse, me couvrir d'un opprobre éternel ! Jamais. Laissez-moi mourir.

CARLOS.

Vous êtes innocent !

ALPHONSE.

La loi me condamne.

CARLOS.

Elle est injuste.

ALPHONSE.

Je dois la respecter.

CARLOS.

Vous devez confondre l'imposture.

ALPHONSE.

Effacez donc la marque infamante du sceau réprobateur qui m'a flétri. Qu'opposerai-je au cri de la calomnie !

CARLOS.

Vingt-cinq années de gloire et de vertus.

PÉDRO.

L'amour de vos soldats.

ALPHONSE.

Mes amis, ayez pitié de moi, n'abusez pas de mon horrible situation. Si je vous suis cher, conduisez-moi dans mon cachot ; je l'exige, au nom de l'intérêt que je vous inspire ; c'est le seul bienfait que je puisse attendre de vous.

CARLOS.

Nous ne voulons pas être vos assassins.

ALPHONSE.

Eh ! bien, je me rendrai seul...

CARLOS.

Arrêtez, Prince.

PÉDRO.

Daignez nous entendre.

ALPHONSE.

Laissez-moi. Qui sera assez hardi pour me retenir !

ANTONIA, s'élançant vers lui.

Ce sera moi, cruel !

ALPHONSE.

Que vois-je ! et toi aussi, Antonia !

ANTONIA.

Je ne te quitte plus.

ALPHONSE, égaré.

Où suis-je ?

H

ANTONIA.

Dans mes bras...

ALPHONSE.

Qui me retient!... Que voulez-vous de moi?

ANTONIA.

Te rendre à la vie, au bonheur.

ALPHONSE.

Non, non, la mort... L'échafaud!...

ANTONIA.

Ils ont perdu leur victime. Fuyons!...

ALPHONSE.

O terre! entr'ouvre-toi!

ANTONIA.

Mes amis, joignez-vous à moi, tombons à ses pieds...

*( On entend soudain le roulement funèbre d'une caisse tendue d'un drap. Elle répète plusieurs coups. Tous les personnages écoutent avec effroi ; Tableau. )*

ALPHONSE, toujours hors de lui.

Entends-tu le signal du trépas!...

ANTONIA.

Mon sang se glace d'horreur!

CARLOS, l'entraînant.

Ils approchent! Suivez-nous, Prince, ou j'emploierai la force!...

ALPHONSE, abbatu.

Je ne me connais plus!...

ANTONIA.

Hâtons-nous, il est sauvé.

CARLOS.

Adieu, Pédro; nous nous reverrons.

*( Carlos et Antonia, tenant Alphonse au milieu d'eux, remontent la scène. Alphonse paraît insensible et se laisse conduire sans résistance. La caisse continue de battre le roulement funèbre. Inès suit sa maîtresse en donnant des signes d'effroi, et Pédro suit le groupe des yeux. Le rideau tombe sur ce tableau. )*

Fin du second Acte.

## A C T E I I I.

(Le théâtre représente une cour de la vieille abbaye de Saint-Ildefonse. À gauche du spectateur un bâtiment gothique et ruiné, dont on aperçoit des vitreaux demi-rompus. Un portique conduit dans l'intérieur des ruines. À droite un petit ermitage rustique couvert de chaume, et dans lequel conduisent des degrés vermoulus. Vis-à-vis l'ermitage une grosse croix de pierre contre laquelle est adossé un banc de gazon. Au fond quelques débris d'une antique muraille, et la campagne dans le lointain.)

## SCENE PREMIERE.

RODRIGUE, FABIO.

Rodrigue entre le premier à pas lents, et dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément. Il va s'asseoir sur le banc. Fabio entre un instant après lui en regardant dans le fond. Il dit les premiers mots à la cantonade.

FABIO.

Nos chevaux seront parfaitement dans la bavité de cette roche... Eh ! quoi, Seigneur, toujours enseveli dans votre profonde mélancolie ! sortez de cet accablement ; tout espoir n'est pas perdu.

RODRIGUE.

Penses-tu, mon cher Fabio, qu'il ne m'en coûte pas de dévorer en silence ma honte et ma cruelle disgrâce !

FABIO.

Je conviens que le sort capricieux vous a un peu mal traité ; heureusement on peut réparer un échec quand on a du génie : je vous reste, c'est assez.

RODRIGUE.

Orgueilleux ennemi ! Avec quelle audace il jouissait de son triomphe ! Comme il insultait à ma défaite ! As-tu remarqué avec quel mépris il m'a chassé de Tolède ? En m'enlevant la perfide Antonia ! J'en frémissais encore de désespoir et de rage.

FABIO.

-C'est fait pour cela. Avouez, pourtant, Seigneur, que tout autre à sa place aurait agi peut-être à votre égard avec plus de sévérité ?

RODRIGUE.

J'eusse préféré la mort à mon outrage ! oserai-je me pré-

renter devant Alamir dans l'état où je suis ? moi, qui avais fait le serment de m'ensevelir sous les ruines de Tolède ! De quel œil me verra-t-il , vaincu , deshonoré ! Une mort affreuse serait le prix de ma témérité. Non , je n'irai point m'exposer aux effets de sa juste colère ; j'aurais trop à rougir , et ma fierté se révolte à cette seule pensée. Au moins il me reste encore une consolation : c'est d'avoir porté un coup mortel à mon superbe ennemi , d'avoir armé sa main du glaive qu'il a plongé dans le sein de son frère !

FABIO.

Le tour est sublime ; je n'aurais pas mieux fait.

RODRIGUE.

Je serais encore maître de Tolède sans ce malheureux Gusman.

FABIO.

Il est vrai que cette maudite sortie n'a pas eu tout le succès qu'on en attendait. Gusman n'a pas agi avec toute la prudence nécessaire ; mais il réparera sa faute.

RODRIGUE.

J'en réponds ; d'ailleurs les termes de sa lettre sont formels. Maintenant que je suis plus tranquille , relisons-la encore.

FABIO, *la tirant de son sein.*

La voici ; écoutez. *Il lit.*

GUSMAN A DON RODRIGUE.

« Le sort a trahi mon courage , et tous mes efforts ont été  
» superflus. J'ai appris que le vainqueur vous avait laissé  
» la liberté d'enfuir , et j'espère profiter de cette heureuse  
» circonstance ; une vingtaine de soldats vus sont restés  
» fidèles , et m'ont juré de tout entreprendre pour votre  
» service ; aidé de ce secours , je trouverai les moyens de  
» m'emparer de Dona Antonia , et avant deux heures elle  
» sera en votre pouvoir. Attendez-moi dans les ruines de  
» l'abbaye de Saint-Ildefonse , c'est là que je vous rejoindrai , muni du précieux trésor auquel vous attachez tant  
» de prix. Adieu , comptez sur Gusman à la vie et à la  
» mort. »

RODRIGUE.

Puisse-t-il réussir !

FABIO.

Nous sommes au lieu du rendez-vous.

RODRIGUE.

Ah ! Fabio , quelle serait ma joie si je me voyais possesseur de l'ingrate qui me dédaigne ! Tous mes vœux seraient comblés.

FABIO.

Ils le seront , j'en ai l'assurance ; le diable ne s'obstinera pas à nous poursuivre.

R O D R I G U E.

Antonia, tu payeras cher les outrages dont tu m'as abreuvé !...

F A B I O.

Tout cela est fort bon ; mais permettez , Seigneur , que je songe au présent en attendant l'avenir : je me sens un appétit dévorant , vous devez vous-même avoir besoin de prendre quelques rafraîchissemens ; en conséquence , je vais faire ma ronde chez les paysans des environs , je m'empare de ce que je trouve de bon , et je reviens à l'instant.

R O D R I G U E.

Fais ce que tu voudras.

FABIO , *apercevant Carasco qui passe dans le fond.*

Parbleu ! voilà quelqu'un qui m'évitera la peine de courir.  
( *Il appelle.* ) Holà ! hé ! holà ! camarade , un mot !

## S C È N E I I.

R O D R I G U E , F A B I O , C A R A S C O.

C A R A S C O.

Qui m'appelle ? Ah ! c'est vous , qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?...

F A B I O , *le poussant.*

Allons , marche , tu l'apprendras.

C A R A S C O.

Marche ! Je ne pourrai pas marcher si vous me faites courir. ...

R O D R I G U E.

Quel est cet homme ?

F A B I O.

Je ne me trompe pas... Oh ! oui , c'est cette espèce d'imbécille qu'on avait laissé entrer à Tolède pour voir Inès.

C A R A S C O.

Moi-même , Seigneur. Par exemple , je ne m'attendais pas à vous rencontrer à Saint-Ildefonso : ce que c'est que les événements ! ....

R O D R I G U E.

Où vas-tu ?

C A R A S C O.

Chez nous , dans une chaumière qui est tout près d'ici , pour vous servir.

R O D R I G U E.

D'où viens-tu ?

C A R A S C O.

De Tolède.

R O D R I G U E.

Comment , tu y es resté jusqu'à présent ; tu as été témoin de l'assaut ?

CARASCO.

Pas tout-à-fait : j'avais eu la bonne précaution de me cacher pendant le grabuge. Ce n'est pas que je sois poltron , mais j'ai le malheur de ne pas aimer le bruit. Ce qui fait que j'ai attendu patiemment que tout fût fini , et puis zeste , j'ai pris mes jambes à mon cou , et je serais déjà sous le toit paternel , sans le seigneur Fabio , qui m'a prié poliment d'entrer ici , et me voilà.

RODRIGUE.

Comment te nomme-t-on ?

CARASCO.

Lazarille Carasco.

RODRIGUE.

Dis-moi , Carasco , sais-tu si le Prince a subi son jugement ?

CARASCO.

Pour ce qui est de ça , je ne vous le dirai pas ; voyez-vous , je ne suis pas curieux de mon naturel. Tout ce que je sais , c'est que j'ai entendu dire à un soldat que le Roi ne voulait pas être témoin de la mort de son frère , et qu'en conséquence il était sorti de Tolède seul , et incognito.

RODRIGUE.

Et sait-on de quel côté il a porté ses pas ?

CARASCO.

Oui-dà , Seigneur ; c'est ici qu'il a donné rendez-vous à sire Olivier , qui doit venir l'y rejoindre après l'exécution.

RODRIGUE.

Ici ! tu ne te trompes pas ? c'est bien ici ?

CARASCO.

On ne peut pas plus ici ; j'en suis sûr.

RODRIGUE, à part.

Quel trait de lumière ! ( haut ), et tu dis qu'il doit s'y rendre seul !

CARASCO.

Accompagné d'un écuyer. Ah ! il ne s'attend pas à trouver compagnie. Il sera bien aise de vous rencontrer.

RODRIGUE.

Cette rencontre ne me causera pas moins de satisfaction.

CARASCO.

A présent que je vous ai dit tout ce que je savais , vous allez sans doute me laisser continuer mon chemin !

RODRIGUE.

Un moment.

CARASCO.

Comment ! un moment ? Je n'ai pas le temps d'attendre un moment , je n'ai pas déjeuné depuis hier , foi de Carasco , et je devrais déjà être à table , par ainsi...

RODRIGUE.

Reste là , te dis-je ?

CARASCO.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABIO, *le prenant au collet.*

Par là, corbleu ! si tu ajoutes un mot ! ....

CARASCO.

Je me tais.

RODRIGUE, *tirant Fabio à part.*

Fabio, ce que cet homme vient de nous apprendre, a fait naître dans mon ame le projet le plus hardi qu'il soit possible de concevoir...

FABIO.

Daignez m'en instruire.

CARASCO, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! que disent-ils donc ?

RODRIGUE.

Je ne le puis maintenant ; il faut nous débarrasser de ce villageois.

FABIO.

Rien n'est plus facile.

RODRIGUE.

Tu ne me comprends pas ; il est de la plus grande nécessité qu'il ne parle à personne du secret important qu'il vient de nous confier.

FABIO.

J'entends.

CARASCO, *tremblant.*

Est-ce qu'ils conspireraient contre moi !

FABIO.

Ma foi ! je ne vois pas d'autre parti à prendre que de l'enfermer dans ces ruines, et de le garder à vue.

RODRIGUE.

Tu as raison. (*à Carasco.*) Approche.CARASCO, *à part.*Je suis perdu. (*haut.*) Me voilà.

FABIO.

Tu trembles, je crois ?

CARASCO.

C'est d'appétit.

RODRIGUE.

Cette vieille abbaye, est-elle ordinairement habitée ?

CARASCO.

Oui, Seigneur, par un ermite nommé frère Pacôme, dont vous voyez la demeure.

RODRIGUE.

Où est-il cet ermite ?

CARASCO.

Il est mort hier... Tout le village le regrette encore ; c'était un si saint homme, que personne n'a osé toucher à ce



qui lui appartenait : vous trouverez encore là-dedans ses habits , ses livres , etc..

R O D R I G U E.

Il suffit. Écoute , Carasco , je te promets qu'il ne te sera fait aucun mal ; mais j'exige que tu me donnes une preuve de ta soumission : tu vas entrer dans l'abbaye , et tu y resteras jusqu'à ce qu'il me plaise de t'en faire sortir.

C A R A S C O.

Moi , Seigneur ! bah ! vous voulez rire. Qu'est-ce que j'irai faire là-dedans ?

R O D R I G U E.

Je le veux.

C A R A S C O.

Songez donc que je n'ai pas déjeuné.

R O D R I G U E.

Obéis , si tu crains ma colère.

C A R A S C O.

Je crains la colère de tout le monde , et principalement la vôtre ; mais je crains encore plus de mourir de faim.

F A B I O , *le poussant.*

Misérable ! tu raisonnes ! ... Entre de bonne volonté , ou je saurai t'y contraindre.

C A R A S C O.

Seigneur , au nom de l'honneur , laissez-vous toucher le cœur... voyez ma douleur...

F A B I O.

Tais-toi , corbleu !

C A R A S C O , *entrant dans l'abbaye.*

Ah ! pauvre Carasco ! Il est écrit que tes petits fromages seront la cause de ta perte.

### SCÈNE III.

R O D R I G U E , F A B I O , C A R A S C O ,  
Ensuite.

F A B I O.

Il ne s'échappera pas , j'en réponds. Vous pouvez parler , Seigneur.

R O D R I G U E.

Tu as entendu , le Roi est sorti de Tolède suivi d'un seul écuyer ; il peut arriver ici d'un instant à l'autre.

F A B I O.

Quel est votre dessein ?

R O D R I G U E.

De m'emparer de lui et de le conduire à Alamir.

F A B I O.

Idée sublime ! et je n'ai pas deviné cela !

R O D R I G U E.

R O D R I G U E.

Si je puis remettre Don Sanche entre les mains de son ennemi, ma fortune est assurée, et je parviens à tout.

F A B I O.

Jamais plus belle occasion ne s'est offerte.

R O D R I G U E.

Convenons des moyens que nous allons employer.

F A B I O.

Il nous faudrait du secours ; nous ne sommes que deux.

R O D R I G U E.

Il est vrai ; mais qui pourrait nous aider ? A qui confier un secret de cette importance ? Tremblons de nous hasarder à perdre l'instant précieux que le ciel nous envoie.

( Ici Carasco paraît à une croisée , et écoute. )

F A B I O , réfléchissant.

Attendez... C'est cela... Mon génie m'inspire...

C A R A S C O , à part.

Et moi , je t'écoute.

F A B I O.

Avant de vous appartenir , Seigneur , je faisais partie d'une troupe de braves qui avaient établi leur domicile dans la forêt prochaine , chez un bucheron nommé Toribio ; je sais qu'ils n'ont pas changé de retraite ; je vole chez Toribio ; je demande à parler à mes anciens camarades , qui ne refuseront pas , à ma considération , de vous rendre un service que vous leur payerez au poids de l'or. Je reviens avec une demi-douzaine d'entr'eux , qui formeront une garde suffisante pour conduire le Roi jusqu'au camp d'Alamir.

C A R A S C O.

Oh ! les coquins !

R O D R I G U E.

J'admire ton zèle et ta prudence ! Va , cher Fabio , hâte-toi d'accomplir cette résolution ; dispose tout , promets les plus fortes récompenses , je m'en rapporte entièrement à toi.

F A B I O.

Vous serez satisfait.

R O D R I G U E.

Je fais une réflexion ; le Roi peut arriver pendant ton absence...

F A B I O.

Ah ! diable , je n'y songeais pas... Il faut nécessairement le retenir , et éviter que personne pénètre ici tant qu'il y sera.

I

R O D R I G U E.

Il faut que je me dérobe à ses regards.

F A B I O , *par inspiration.*

Parbleu ! il ne me connaît pas... Je prétends l'attendre...

R O D R I G U E.

Que dis-tu ?

F A B I O , *entrant dans l'ermitage.*

Laissez-moi faire...

R O D R I G U E.

Je ne conçois pas. . .

C A R A S C O.

Que va-t-il chercher là-dedans ?

F A B I O , *sortant avec une robe d'ermite qu'il endosse.*

Vous voyez en moi le digne successeur de frère Pacôme...

C A R A S C O.

Un fripon dans ce saint habit !

R O D R I G U E.

A quoi bon cette métamorphose ?

F A B I O.

Pieux solitaire , j'engage le Roi à se reposer dans mon ermitage , je lui offre les fruits de mon jardin ; et tandis qu'il me croit à les cueillir , je cours chez Toribio chercher des fruits d'une autre espèce.

R O D R I G U E.

A merveille ! Compte sur ma reconnaissance.

F A B I O.

N'ai-je pas bien l'air d'un saint homme ? Tout le monde y serait trompé.

C A R A S C O , *toujours à part.*

L'habit ne fait pas le moine.

R O D R I G U E.

Je crois entendre les pas de plusieurs chevaux dans le lointain.

F A B I O , *écoutant.*

Ils viennent de ce côté. . . Retirez-vous , Seigneur , et laissez-moi me pénétrer de mon rôle. Cette abbaye vous offrira plus d'un asile , d'où vous pourrez surveiller Carasco.

C A R A S C O , *se retirant.*

C'est entendu.

R O D R I G U E , *entrant.*

Songe que mon bonheur dépend de toi.

F A B I O.

Il est entré bonnes mains.

## S C È N E I V.

F A B I O , *seul.*

ALLONS , Fabio , voici l'instant de montrer ton savoir-faire , et d'ajouter un fleuron à la couronne qui ceint déjà ta

tête.... Ce capuchon bien enfoncé ; ... les yeux baissés ; ... l'air hypocrite ; ... agenouillé devant cette croix.... ( *il se met à genoux.* ) Il peut venir quand il voudra ; je suis à mon poste.

## S C È N E V.

LE ROI, FABRICE, FABIO, *dans l'attitude d'un religieux qui prie.*

L E R O I.

Voilà sans doute le pieux solitaire qui habite ces lieux... Approchons. . . . Pardon, bon père, si j'ose interrompre votre saint recueillement.

( *Fabio se lève, et s'incline avec respect.* )

F A B I O.

Le ciel soit avec vous. A. quoi puis-je vous être utile ?

L E R O I.

Je viens vous demander l'hospitalité pour quelques heures.

F A B I O.

Vous pouvez disposer de mon humble retraite, et de tout ce que je possède.

L E R O I.

Je n'attendais pas moins de votre bonté.

F A B I O.

Vous êtes un voyageur égaré sans doute ?

L E R O I.

Je suis un malheureux qui cherche la solitude et le repos.

F A B I O.

Pardonnez mon indiscretion : qui ai-je l'honneur de recevoir ?

L E R O I.

Le Roi de Castille.

F A B I O.

Le Roi de Castille ? Vous êtes ce magnanime Don Sanche, que Dieu a placé sur le trône ?

L E R O I.

Et que poursuit en ce moment la plus juste douleur.

F A B I O.

Vous, Sire, et quelle peut être la cause de ce chagrin profond !

L E R O I.

Quelque justes que soient les Rois, ils ne sont pas exempts des tribulations attachées aux destinées humaines, et j'en suis un exemple déplorable ! ... J'avais un frère ! ...

F A B I O.

L'auriez-vous perdu ?

( 68 )

LE ROI.

Victime d'un lâche et d'une accusation barbare, il vient de porter sa tête sur un échafaud ! ...

FABIO.

Grand Dieu ! ..., que m'apprenez-vous !

LE ROI.

L'affreuse vérité ; le ciel me condamne à d'éternels regrets.

FABIO.

Ainsi s'accomplissent sur notre terre les immuables décrets de la Providence. Votre douleur est légitime, Sire, je ne vous offrirai pas d'inutiles consolations qui ne feraient que l'augmenter encore ; je me bornerai à prier le ciel pour la conservation de Votre Majesté.

LE ROI.

Oui, demandez-lui pour moi le courage de supporter la vie.

*( Ici le ciel s'obscurcit peu-à-peu, et annonce un violent orage. )*

FABIO.

Puis-je espérer, Sire, que vous me ferez la grâce de partager mon champêtre repas ?

LE ROI.

Je n'ai besoin de rien. J'attendrai ici un Officier de mon armée qui doit m'y rejoindre.

FABIO.

Vous ne me refuserez pas... Un orage violent se prépare... Daignez entrer dans mon ermitage pendant que je vais cueillir quelques fruits de mon jardin.

LE ROI.

Allez, bon père, que je n'interrompe pas le cours de vos occupations.

FABIO. *Il va chercher un panier.*

Je serai bientôt de retour, *( à part. )* Il est à nous ! courons chez Toribio.

## SCÈNE VI.

LE ROI, FABRICE.

*( Le ciel continue à s'obscurcir, les éclairs paraissent. )*

LE ROI.

L'ASPECT romantique de ces ruines, ce silence qui règne autour de moi, tout semble augmenter l'horreur de ma situation ! ... L'image sanglante de mon malheureux frère me poursuit sans relâche.... Je le vois courbé sous la hache fatale ! ... Son sang rejaillit jusques sur moi.. Il m'appelle, il me tend les bras. . . Il me reproche sa mort... Alphonse,

Alphonse , cesse de m'accuser , ton affreux supplice n'est rien en comparaison des tourmens qui déchirent mon cœur !...

( Il tombe sur le banc. )

FABRICE.

L'orage redouble , Sire , vous avez besoin de repos ; daignez entrer dans l'ermitage , vous y serez beaucoup mieux.

LE ROI.

Laisse-moi , Fabrice... Ce ciel ténébreux , le souffle tumultueux des vents , ces éclairs précurseurs de la foudre plaisent à mon ame agitée ; je ne sais quel charme je trouve au milieu de ce désordre de la nature... Il me semble que le Dieu de justice et de paix , revolté de la mort de l'innocent , a fait naître le deuil et la désolation pour manifester sa vengeance !...

( La foudre gronde. )

FABRICE.

Sire , vous ne résisterez pas davantage à un serviteur fidèle ; venez , je vous en conjure , attendez sous cet abri que cet orage terrible soit passé.

LE ROI.

Tu le veux , Fabrice , j'y consens. Va , dans quelque lieu que je porte mes pas , je ne pourrai échapper au cri de ma conscience !

( L'orage continue avec violence , et la foudre se fait entendre par intervalle. Fabrice va ouvrir la porte de l'ermitage. Le Roi monte lentement les degrés qui y conduisent. Tout à coup Alphonse , Antonia , Carlos , Inès paraissent dans le fond et semblent chercher leur chemin. Ils font quelques pas , soudain la foudre tombe à leurs pieds ; Antonia pousse un cri et s'évanouit dans les bras d'Alphonse. Inès effrayée se presse contre Carlos ; pendant ce tems le Roi est entré dans l'ermitage. )

## SCÈNE VII.

ALPHONSE , ANTONIA , CARLOS ,  
INÈS.

( Alphonse aidé de Carlos , transporte Antonia sur le banc de pierre ; elle reprend ses sens et jette autour d'elle des regards effrayés. On la rassure. Ici l'orage s'apaise un peu. )

ALPHONSE.

Où sommes-nous , Carlos ?

CARLOS.

Je l'ignore Prince , cette maudite obscurité m'a totalement fait perdre notre route.

I N È S.

Ah ! mon Dieu , qu'allons-nous devenir !

A L P H O N S E.

Chère Antonia , qu'il m'en coûte de te voir souffrir !

A N T O N I A.

Je suis près de toi , quels dangers seraient capables d'affaiblir mon courage !

C A R L O S.

Il faut pourtant s'orienter et savoir de quel côté nous avons porté nos pas.

I N È S.

Ah ! seigneur , Carlos , ma chère maîtresse est épuisée de fatigue , attendez que la clarté nous soit rendue.

C A R L O S.

D'accord ; mais on ne saurait trop prendre de précaution ; nous ne sommes éloignés de Tolède que d'une lieue à peu près , il est très-possible qu'on soit à notre poursuite.

A L P H O N S E.

Vois , mon cher Carlos , si tu pourras découvrir une issue.

C A R L O S.

C'est ce que j'allais faire . . . Que vois-je ? une croix de pierre près de ce banc !

A L P H O N S E , *regardant.*

Nous annoncerait-elle que ce lieu est habité ?

C A R L O S , *il marche en tâtonnant.*

Attendez . . . Je touche un mur qui me paraît en ruine . . . Je devine , nous sommes dans quelque vieille abbaye , ou je me trompe fort.

A L P H O N S E.

Il faut croire qu'elle est abandonnée : nous n'avons rien à craindre.

I N È S.

Le Ciel en soit béni.

A L P H O N S E.

L'orage a cessé , le jour va bientôt reparaitre , tâchons de regagner le chemin que nous avons perdu.

A N T O N I A.

Oui , éloignons-nous ; je ne sais quel secret pressentiment jette la terreur dans mon âme.

I N È S.

Si on y voyait à se conduire , au moins.

C A R L O S , *à voix basse et montrant l'abbaye.*

Silence ! . . . j'entends un léger bruit partir de ce côté . . .

A N T O N I A.

Je tremble !

I N È S.

Le cœur me bat !

## SCÈNE VIII.

ALPHONSE, ANTONIA, CARLOS,  
INÈS, CARASCO, *paraissant à une croisée.*

CARASCO.

Il fait toujours noir comme dans une cave... ce grand escogriffe s'est endormi, profitons de ça pour nous sauver; j'aime encore mieux me rompre le cou que de rester dans ce vilain endroit...

( *Il descend le long du mur et va pour se sauver, Carlos l'arrête au passage.* )

CARLOS.

Qui que tu sois, arrête...

CARASCO.

Jè suis mort !

INÈS.

C'est la voix de Carasco.

CARASCO.

C'est vous, Mamselle Inès ? par quel miracle ?

CARLOS.

Et toi-même que fais-tu ici ?

CARASCO.

Je me sauvais.

ALPHONSE.

Quel est ce mystère ?

ANTONIA.

Où sommes-nous enfin ?

CARASCO.

Dans l'abbaye de Saint-Ildefonse.

CARLOS.

Tu n'étais donc pas seul ?

CARASCO.

Non. Ah ! mon Prince, Madame, mamselle Inès, seigneur Carlos, que je suis aise de vous avoir rencontrés ! on dirait que je suis tombé par cette fenêtre pour être votre sauveur.

ALPHONSE.

Que veux-tu dire ?

CARASCO.

Parlez plus bas, on pourrait vous entendre...

CARLOS.

Qui donc ?

CARASCO.

Don Rodrigue, le Roi.

ALPHONSE.

Mon frère !



ANTONIA.

Ciel !

CARLOS.

As-tu perdu l'esprit ?

CARASCO.

Pas tout-à-fait , mais il ne s'en faut de guère.

ALPHONSE.

Achève , tu me fais mourir.

CARASCO.

Ce serait trop long de vous raconter par quelle aventure je me trouve ici , ça vous ferait perdre trop de temps. Si vous voulez empêcher que ce vilain Don Rodrigue s'empare du Roi...

ALPHONSE.

Comment se fait-il ?

CARASCO, montrant l'ermitage.

Apprenez que le Roi est là avec un seul écuyer , et que Don Rodrigue caché dans ces ruines , attend le retour de son coquin de Fabio , qui est allé chercher des brigands dans la forêt , pour conduire Sa Majesté au camp d'Alamir.

ALPHONSE.

Quelle horrible machination !

CARASCO.

Pour mieux tromper la confiance du Roi , ce Fabio s'est déguisé en ermite ; j'ai tout vu , tout entendu.

ALPHONSE

Mon frère ! je reste anéanti !

CARLOS.

Il ne faut pas perdre la tête ici. Dis-moi , Carasco , y a-t-il long-temps que Fabio est parti ?

CARASCO.

Depuis le commencement de l'orage. Mais je gagerais qu'il s'est égaré , parce qu'il ne savait pas une chose , c'est que les brigands ont changé de retraite depuis peu.

CARLOS.

Tant mieux. Cet incident me fait naître une idée.

ALPHONSE.

Carlos , il faut périr ou sauver le Roi ! Mais je ne pourrai jamais m'offrir à ses yeux.

CARLOS.

Soyez tranquille , Prince , je réponds de tout. Carasco , où est située ta chaumière ?

CARASCO.

A cent pas d'ici , près d'un petit bois.

CARLOS.

Tu vas sur-le-champ y conduire le Prince , Dona Antonia et Inès.

ALPHONSE.

ALPHONSE.

Qui veillera sur le Roi ?

CARLOS.

Moi : ses jours sont en sûreté ; ne perdez pas de temps ; partez , et laissez-moi agir.

CARASCO.

Venez , venez ; nous vous recevrons de notre mieux.

ALPHONSE.

Moi quitter ces lieux ! je ne le puis..

CARLOS.

Il le faut , ou votre frère est perdu !

ALPHONSE.

Je m'abandonne à toi !

ANTONIA.

Hâtons-nous , Prince.

CARLOS.

Je serai bientôt près de vous.

CARASCO.

Donnez-moi le bras , mam'selle Inés. Que je suis content de moi ! ( *Ils sortent.* )

## SCÈNE IX.

CARLOS.

Ils sont partis ! . . . C'est ici qu'il faut déployer toutes les ressources de mon zèle et de mon imagination. Songe , Carlos , que tu tiens dans tes mains le salut de ton maître et le bonheur de la Castille ! . . . Déjouer les odieuses ruses de deux scélérats , et les prendre dans leurs propres filets ; ce projet est digne de moi , et le ciel me secondera ! . . . Il faut nécessairement que j'attende le retour de Fabio ; je ne puis dresser mes batteries qu'avec la connaissance de ses desseins... Ciel ! on marche... on approche précipitamment... C'est lui peut-être ! Cachons-nous , et ne perdons pas un mot. ( *Il se cache derrière la croix.* )

## SCÈNE X.

CARLOS ( *caché.* ) FABIO ( *accourant.* )( *Il va regarder au travers de la porte de l'ermitage.* )

FABIO.

Ah ! Ils y sont encore , je respire ! ( *à la porte de l'abbaye.* ) Seigneur ! Seigneur ! Il ne répond pas... C'est moi , c'est Fabio.

CARLOS , à part.

Il va sortir ! c'est ce que je demande.

## SCÈNE XI.

RODRIGUE, FABIO, CARLOS.

RODRIGUE.

C'est toi, Fabio ? Le sommeil m'avait surpris malgré moi.  
Eh bien , qu'as-tu fait ? aurons-nous du secours ?

FABIO.

Ah ! Seigneur, vous me voyez encore tout essoufflé. Je  
crois que l'enfer était conjuré contre moi.

RODRIGUE.

Tu n'as pas réussi ?

FABIO.

Pardonnez-moi ; mais ce n'est pas sans avoir pesté et juré  
de la belle manière. Je me suis égaré dans la forêt pendant  
l'obscurité , et ce n'est qu'après avoir marché long-tems par  
des sentiers inconnus et impraticables, que je suis parvenu à  
la chaumière de Toribio.

RODRIGUE.

Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

FABIO.

Autre incident diabolique : Nos braves ont changé de  
retraite , ils demeurent à présent à l'autre extrémité de la  
forêt. Désespérant de les rencontrer et craignant que le Roi ,  
lassé de m'attendre , ne nous échappât , j'ai chargé Toribio  
d'aller lui-même à la recherche de ceux que nous attendons.  
Il est parti sur le champ et m'a promis qu'avant une heure  
notre renfort serait arrivé à Saint-Ildefonso.

CARLOS , à part.

C'est bon à savoir.

FABIO.

Je dois vous prévenir d'une chose , depuis le tems que j'ai  
quitté cette honorable compagnie , elle a fait de nombreuses  
recrues ; il serait possible que ces nouveaux soldats me fus-  
sent tous étrangers. Mais c'est égal , je réponds d'eux comme  
de moi-même. C'est aujourd'hui un nommé Marcello qui est  
leur chef ; je le connais de réputation pour le plus intrépide  
coquin de la Castille.

CARLOS , en sortant.

J'en profiterai.

## SCÈNE XII.

RODRIGUE, FABIO.

RODRIGUE.

Je rends grâce à ton zèle ! Es-tu bien sûr que Toribio  
s'acquitte fidèlement de sa commission ?

Comment donc ? Mais cette expédition hardie doit leur procurer à tous gloire et profit : ce dernier mobile sur-tout est un aiguillon assez puissant pour enflammer leur courage , et vous répondre du succès de votre entreprise.

R O D R I G U E.

Je te crois , et me voilà tranquille de ce côté ; il ne me reste plus qu'à désirer la réussite du projet concerté par Gusman.

F A B I O.

Vous le verrez , tous les biens nous tomberont à la fois. Mais il est temps que j'aille rejoindre le Roi , et lui porter ces fruits ; une plus longue absence pourrait lui donner des soupçons. Vous , Seigneur , restez ici , en cas que quelqu'un des nôtres vienne au rendez-vous. Au premier signal je vous livrerai votre victime.

R O D R I G U E.

Je ne saurais te le donner trop tôt au gré de mon impatience !

( *Fabio entre dans l'ermitage.* )

### S C E N E X I I I.

R O D R I G U E , *seul.*

En bien ! Rodrigue , le destin se lasse de te persécuter , il te sourit , il vole au-devant de tes vœux les plus chers ; il veut réparer envers toi toutes ses injustices !... Ce matin , désarmé , vaincu , en proie à l'insulte et à l'humiliation , tu n'étais qu'un objet d'opprobre et de pitié ; et tu te vois en cet instant maître absolu du sort de ton superbe ennemi ; Alamir est loin de s'attendre au présent que je vais lui faire ; il est d'un prix assez élevé pour le consoler de la perte de Tolède. Après cette preuve éclatante de mon attachement , sa reconnaissance doit être sans bornes : je puis tout espérer d'elle. Les places les plus éminentes vont m'être confiées ; et du faite des grandeurs , j'écraserai sans crainte ces vils mortels jaloux de ma puissance et de mon autorité. ... On vient.

### S C E N E X I V.

ALPHONSE , RODRIGUE , CARLOS , dix Villageois.

( *Alphonse , Carlos , et les dix Villageois sont déguisés en Brigands , et couverts de manteaux.* )

ALPHONSE , *d'une voix brusque et forte.*

EST-CE toi qui es Don Rodrigue ?

R O D R I G U E.

Tu l'as dit. A cet air fier , à ce maintien hardi , je juge que tu dois être le brave Marcello.

ALPHONSE.

Tu ne te trompes pas ; c'est moi-même.

RODRIGUE.

Soyez les bien venus , toi et ceux qui t'accompagnent.

ALPHONSE.

Où est le Roi ?

RODRIGUE.

Dans cet ermitage.

ALPHONSE.

Sais-tu que ton entreprise est téméraire , audacieuse ?

RODRIGUE.

Doit-elle t'étonner ?

ALPHONSE.

Rien ne peut m'étonner de ta part.

RODRIGUE.

Au fait : tu connais mes intentions ?

ALPHONSE.

Elles seront remplies.

RODRIGUE.

Tu t'engages à conduire le Roi au camp d'Alamir , et de le remettre entre ses mains ?

ALPHONSE.

Je te jure qu'il est en sûreté.

RODRIGUE.

Je compte sur ta parole.

ALPHONSE.

Quelle est la récompense ?

RODRIGUE.

Mille pièces d'or.

ALPHONSE.

Est-ce là tout ?

RODRIGUE.

Comment ?

ALPHONSE.

Ce n'est pas assez : une action de cette haute importance te vaudra un salaire mille fois au-dessus de celui que tu m'offres. J'exige que tu partages avec moi.

RODRIGUE.

Partager. . . .

ALPHONSE.

Entre nous , c'est ainsi que les choses se font.

RODRIGUE.

Tu oublies à qui tu parles.

ALPHONSE.

Pas de propos ; je suis le plus fort , et tu n'y gagnerais rien.

RODRIGUE.

Eh bien ! tu seras content de ma générosité , ( à part. )  
j'ai besoin de lui.

ALPHONSE.

Cela s'appelle entendre raison. Tu me vois tout prêt à te  
rendre service.

RODRIGUE.

Le Roi va paraître.

ALPHONSE, à part.

Quel moment pour mon cœur !

CARLOS, bas.

Courage, Prince.

RODRIGUE, vers la porte.

Fabio, tu peux sortir maintenant.

## SCÈNE XV.

LE ROI, ALPHONSE, RODRIGUE, CARLOS, FABIO,  
FABRICE, Villageois.

FABIO, sortant.

VENEZ, Sire. . .

LE ROI.

Que vois-je ? Rodrigue !

RODRIGUE.

Vous êtes mon prisonnier.

LE ROI.

Infame trahison. !

FABIO, au Roi.

Ne tentez aucune résistance, ou vous êtes mort !

LE ROI, à Fabio.

Imposieur ! tu as abusé de ce que les mortels ont de plus  
sacré pour m'entraîner dans le piège !

FABIO.

J'ai servi ma patrie.

LE ROI.

Et toi, Rodrigue, toi que je pouvais anéantir d'un seul  
mot, voilà ma récompense de t'avoir laissé le jour !

RODRIGUE.

Profite de la leçon que je te donne : Malheur à celui qui  
laisse échapper l'occasion de frapper son ennemi !

LE ROI.

Eh bien ! frappe, si tu l'oses. . .

RODRIGUE.

Non, c'est au Roi des Maures à ordonner ton supplice.

LE ROI.

Tu veux me livrer au perfide Alamir ? O comble de scé-  
lératesse !

RODRIGUE.

Marcello , il est temps de partir. Délivre-moi de sa présence.

ALPHONSE.

Oui , je suis content de toi , et je vais te le prouver.  
( *Montrant Rodrigue.* ) Amis , emparez-vous de ce lâche assassin , et qu'il soit conduit à Tolède pour y être puni ! ...

LE ROI.

Qu'entends-je ?

RODRIGUE.

Que dis-tu , Marcello ?

FABIO.

Nous sommes trahis !

ALPHONSE.

Obeïsses à votre chef. ( *On entoure Rodrigue.* )

LE ROI , à *Alphonse.*

Libérateur de ton Roi , qui es-tu ?

ALPHONSE.

Vous l'apprendrez un jour.

RODRIGUE.

Tu triomphes , Don Sanche ? Félicite-toi de devoir ta conservation à un brigand chargé de mépris et de forfaits. Je vais périr dans les tourmens sans doute , mais j'emporte avec moi le plaisir inexprimable d'avoir plongé ta main criminelle dans le sang de ton frère... Il était innocent !

LE ROI.

Monstre exécration ! tu viens de prononcer ton arrêt. . . ?  
Alphonse , tu n'es plus ! . . . Pourquoi ne puis-je que te venger !

ALPHONSE.

Votre frère respire !

LE ROI.

Vous m'abusez : c'est impossible. Qui l'a sauvé ?

CARLOS , se découvrant,

Moi , Sire.

LE ROI.

Carlos ! . . . Où est mon frère ?

ALPHONSE , se découvrant.

Dans vos bras . . .

LE ROI. *Ils s'embrassent.*

O mon Dieu , je te remercie !

RODRIGUE.

Je suis confondu !

\* FABIO. *Il s'esquive sans être vu.*  
Sauvons-nous.

## SCÈNE XVI.

LE ROI, ALPHONSE, CARLOS, FABRICE,  
Villageois, RODRIGUE.

LE ROI.

ALPHONSE, par quel prodige m'es-tu rendu ?

ALPHONSE.

Je t'avais promis de mourir ; ils m'ont entraîné malgré moi. Sans doute le ciel me réservait le bonheur de te sauver.

LE ROI.

Mon frère, c'est toi que je presse sur mon sein ! Ah ! Carlos, comment m'acquitter envers toi ?

CARLOS.

Comptez-vous pour rien, Sire, le plaisir que je me suis fait à moi-même ?

ALPHONSE.

Ami fidèle et généreux, il a tout bravé pour m'arracher à mes bourreaux. C'est lui qui a déjoué les affreux complots des traîtres qui en voulaient à tes jours ; c'est sa main protectrice qui a réuni deux frères....

LE ROI.

Que rien désormais ne pourra séparer.... Rodrigue, je vais mettre à profit la leçon que tu as bien voulu me donner. Je serais vraiment coupable si je tardais encore à purger mes états d'un homme tel que toi. Tu périras par le glaive dont ta haine sacrilège avait armé mon bras.

RODRIGUE.

Oui, défais-toi promptement d'un ennemi qui peut encore devenir fatal à ton repos.

LE ROI.

Viens, Alphonse, quittons cet abominable séjour ; allons porter les derniers coups à l'hydre de la calomnie, et prouver au monde entier ton innocence, et la rage impuissante de tes lâches accusateurs.

( On entend un grand bruit. )



## SCÈNE XVII, et dernière.

LE ROI, ALPHONSE, RODRIGUE,  
CARLOS, FABRICE, OLIVIER, FABIO,  
ANTONIA, INÈS, CARASCO, Villa-  
geois, un grand nombre de Soldats.

(*Fabio entre le premier entraînant avec violence Dona  
Antonia. Olivier paraît ensuite à la tête de ses Sol-  
dats. Il porte une autre armure, et la visière de son  
casque est baissée. A un signal qu'il fait, les Soldats  
entourent le Roi, Alphonse et Carlos.*

FABIO.

Arrêtez, arrêtez !

ANTONIA.

Ah ! Prince, nous sommes perdus !

LE ROI.

Quel est cet Officier ?

FABIO, à Rodrigue.

Seigneur, voici Gusman !

RODRIGUE.

O bonheur inespéré !

LE ROI.

Dans quel nouvel abîme sommes-nous précipités ?

RODRIGUE.

Brave Gusman, tu ne pouvais arriver plus à propos.  
Faibles ennemis, vous êtes tous en mon pouvoir !...

ALPHONSE, l'épée à la main.

Amis, défendons le Roi jusqu'au dernier soupir !...

CARLOS, l'épée à la main.

Malédiction ! le premier coquin qui fait un pas...

LE ROI.

Qui d'entre vous serait assez hardi pour porter la main  
sur son Roi ?...

RODRIGUE.

Qu'on les saisisse !

OLIVIER, levant sa visière.

Rassurez-vous, Sire ; vous êtes au milieu de vos fidèles  
sujets !

T O U S.

Olivier !...

(*Tableau, les Soldats mettent un genou en terre.*)

OLIVIER.

D'après les instigations de Don Rodrigue, une conspira-  
tion secrète se formait dans le sein de Tolède ; au moment  
où elle allait éclater, je fus instruit de tout ; un malheureux,  
nommé Gusman, avait porté à la révolte un grand nombre

de vos prisonniers. Je l'ai fait saisir, et il a payé de sa tête son coupable attentat. Je savais que Rodrigue attendait à Saint-Ildefonso le succès de son odieuse machination ; tremblant pour vos jours , Sire , je me suis revêtu , à tout hasard , de l'armure de Gusman ; comptant , à l'aide de ce déguisement , parvenir en sûreté jusqu'à vous , et tromper ainsi les infames projets du monstre qui conjurait votre perte.

LE ROI.

Cher Olivier , jouissez de votre courage.

OLIVIER.

Sire , je vous apporte une nouvelle qui , je pense , doit vous être agréable : Don Fernand de Castro vous attend dans les murs de Tolède.

ANTONIA.

Mon père ?

LE ROI.

Que me veut-il ?

OLIVIER.

Abjurer son erreur à vos pieds , et oublier , sous un Roi juste et bienfaisant , qu'il prodigua ses services à l'oppressur de la Castille.

ALPHONSE.

Antonia , rien ne s'opposera à notre union.

LE ROI, *les unissant.*

Soyez heureux , et que le retour de Don Fernand efface le souvenir de nos maheurs. (*Aux Soldats.*) Qu'on entraîne ces misérables.

( *Quelques Soldats les emmènent.* )

CARÁSCO, *à Fabio.*

Adieu , frère Pacôme.

LE ROI.

Combien je rends grâce à la Providence qui m'a placé sur le trône , lorsque je me vois entouré d'un peuple qui me chérit , d'amis fidèles , et des objets les plus chers à mon cœur !

( *Il presse Alphonse et Antonia sur son sein. Tableau.  
Le rideau tombe.* )

Fin du troisième et dernier Acte.

Faute essentielle à corriger.

~~Page 7, ligne 13: Louis XII; Lisez: Louis VIII.~~  
*Page 7, ligne 13: Louis XII; Lisez: Louis VIII.*

JE soussigné reconnais avoir cédé à M. MAUCHERAT-LONGPRÉ,  
le droit exclusif de faire imprimer et vendre *Le Siège de Tolède*,  
ou *Don Sanche de Castille*, Mélodrame en trois actes, dont il a  
copié mot à mot le manuscrit, vu au ministère de la Police générale  
de l'Empire, le 14 mars 1812; et au Commissariat de police de  
Lyon, le 19 mars 1812. Lyon, le 12 novembre 1812.

J.-A.-M. MONPERLIER.